

THÈSE DE

PARIS.

1889.

N^o. 88.

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

LA NOTION DU MARIAGE

D'APRÈS LES

LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le Vendredi 26 juillet 1889, à 4 heures

PAR

CHARLES MEUNIER

ὁ δυνάμενος χωρεῖν χωρεῖτω.

MATT. 19-12



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

—
1889

LA
NOTION DU MARIAGE

D'APRÈS LES
LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

LA NOTION DU MARIAGE

D'APRÈS LES

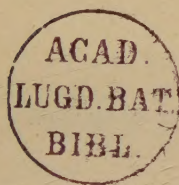
LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

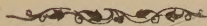
et soutenue publiquement le Vendredi 26 juillet 1889, à 4 heures



PAR

CHARLES MEUNIER

ὁ δυνάμενο; χωρεῖν χωρεῖτω.
MATT. 19-12.



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

—
1889

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. LICHTENBERGER *, *Président de la soutenance.*
MM. LICHTENBERGER *,
MÉNÉGOZ,
STAPFER, } *Examineurs.*

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

LA NOTION DU MARIAGE

D'APRÈS LES
LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT

AVANT-PROPOS

Il n'y pas une géométrie protestante et une géométrie catholique ; il y a la géométrie. De même il n'y a pas une critique orthodoxe et une critique libérale ; il y a la critique.

Étudier un livre quelconque, fût-ce la Bible, avec des idées préconçues, c'est se vouer d'avance à un travail stérile. Les temps de la foi aveugle sont passés ; on ne dit plus : *Credo quia absurdum* ; la foi du charbonnier ne convient plus qu'aux charbonniers. Certaines églises s'effraient à tort de ce qu'elles appellent la tendance de la théologie moderne ; elles ne voient pas que le progrès entraîne toutes les institutions dans sa marche irrésistible et que la théologie, bien loin de se laisser dépasser par les

autres sciences, doit marcher à leur tête pour les éclairer.

Elles ne veulent pas comprendre qu'en tout Pasteur il y aura désormais deux hommes : l'homme religieux qui, pénétré du sentiment des vérités éternelles, se dévoue à la prédication, à l'enseignement, à la cure d'âmes, et qui n'a pour tous que des paroles d'encouragement, d'affection et d'espoir ; et l'homme de cabinet qui, dans les rares moments de repos qui lui sont laissés, se délasse par des travaux qui ne sont pas destinés au public ordinaire.

Aucun laïque n'est obligé de lire des ouvrages de théologie ; quand il en lit par hasard, il se figure y rencontrer des hérésies à chaque page ; comme un homme du monde qui parcourt un livre de médecine, et qui aussitôt se découvre toutes les maladies dont il voit la description.

Si certains pasteurs transportent dans la chaire la critique religieuse, ils manquent à leurs devoirs ; un sermon n'est pas une thèse. Mais une thèse non plus n'est pas un sermon.

Il n'y a là ni duplicité ni ésotérisme ; il y a le dédoublement légitime de l'esprit du penseur et du chrétien.

Un Pasteur, dans sa paroisse, doit sacrifier toutes ses préférences personnelles au soin de son troupeau ; mais on ne peut lui demander en dehors de ses fonctions pastorales, de renoncer à l'étude et à la liberté d'examen.

Il ne doit compte de ses pensées qu'à Dieu (1).

1. La métaphysique ne fait pas partie de la révélation divine et ne saurait nous être imposée comme un article de foi, pas plus que l'as-

Après avoir donné à son église tout ce qu'il peut et doit lui donner comme chrétien, il a le droit, en dehors de son église, d'être philosophe, comme il a le droit d'être électeur.

Il est temps que les églises soient bien pénétrées de cette vérité, pour éviter des malentendus regrettables. Des candidats en théologie qui croient à l'inspiration des points-voyelles ou à l'unité de rédaction de l'Hexateuque, il n'y en a plus, et il ne peut plus y en avoir, parce que l'enseignement théologique est actuellement le même partout, en Europe comme en Amérique, et parce que partout les professeurs de Faculté sont des hommes savants et loyaux, ce qui ne les empêche pas d'être des hommes de foi. Notre époque ne souffre plus la médiocrité.

Craindre que la critique puisse détruire la religion chrétienne, c'est plus qu'une marque de faiblesse, c'est une injure faite à la religion même. Notre Dieu n'est pas un de ces fétiches dont il ne reste qu'un morceau de bois quand on les a dépouillés de leurs oripeaux ; une foi qui ne pourrait pas résister à la réflexion ne serait qu'une illusion qu'il vaudrait mieux perdre ; une religion qui ne survivrait pas à l'examen ne serait qu'une imposture.

Nous revendiquons pour tout pasteur, même le plus évangélique, ce droit d'examen, persuadé que l'église en tirera profit.

tronomie ou l'histoire naturelle de la Bible. Il n'y a pas de métaphysique obligatoire. Distinguons la métaphysique et la foi. La métaphysique s'impose à tout penseur, et varie avec chaque penseur.

M. MÉNÉGOZ. *Cours d'exégèse*, 1889.

Jésus de Nazareth a eu deux natures, une nature divine et une nature humaine ; il a été l'Homme-Dieu.

Le Dieu, nous l'adorons ; l'homme, nous le jugeons.

— C'est en nous réclamant de ces principes que nous entreprenons d'examiner brièvement la notion du mariage d'après les livres du Nouveau Testament.

Quelle est l'opinion de Jésus-Christ sur le mariage et le célibat ?

Pourquoi ne s'est-il pas marié ? Quelle est l'opinion de saint Paul et des Apôtres ?

D'où a pu leur venir cette idée que le célibat est, non pas supérieur, mais préférable au mariage ? De l'ascétisme ? De la croyance à la Parousie imminente ? Du Pessimisme ?

Jésus-Christ aurait-il été pessimiste, comme beaucoup de ses contemporains ?

Enfin, le pasteur doit-il se marier ?

Nous ne pouvons qu'effleurer ce vaste sujet, vu les étroites limites qui nous sont imposées, mais nous le ferons en toute sincérité, persuadé que « la probité intellectuelle est à la fois un élément essentiel et une sauvegarde nécessaire de la droiture morale (1). »

Nous entrons donc directement en matière, supposant suffisamment connue déjà la notion du mariage d'après l'Ancien Testament.

1. M. Lichtenberger. Discours d'ouverture. Novembre 1885.

PREMIÈRE PARTIE

Les Logia de Jésus-Christ concernant le mariage.

CHAPITRE PREMIER

JÉSUS-CHRIST.

Même à l'époque de Jésus-Christ (1), le Juif conserve son indépendance en matière de mariage. On épouse une ou plusieurs femmes; selon ses goûts et sa fortune; on les répudie sous le prétexte le plus frivole.

Jésus ne s'occupe pas de régler le mariage plus que ne l'avaient fait les anciens; mais il continue la tradition des prophètes; il fait l'éloge indirect de la monogamie (Matt. 19/5), et il condamne l'abus du divorce qui menait au libertinage et qui était un indice d'égoïsme. Jésus a été l'ennemi personnel de l'égoïsme.

Quant à lui, il a des pensées trop hautes pour descendre à de pareils détails: il n'est pas législateur; son royaume

1. Dans l'empire romain, à l'époque de Jésus, le mariage était complètement déconsidéré. Auguste avait inutilement promulgué les Lois Papiennes contre le célibat.

Cf. Montesquieu, *Esprit des Lois*, Livre 23, chap. 21. *Des lois sur la propagation de l'espèce.*

Sénèque, *De beneficiis*, 3/16.

Juvénal, satire 6, 229, 142.

Martial, épigr. 617.

n'est pas de ce monde. Le mariage n'est pas fait pour lui ni pour ceux qui lui ressemblent (1). Il ne parle du mariage que pour confirmer et renforcer les lois de Moïse. Il déclare formellement qu'il n'est pas venu abolir la Thorah (Matt. 5/17), et qu'elle s'accomplira jusqu'à un seul iota, jusqu'à la fin du monde (Matt. 5/18. 19).

Jésus n'aurait peut-être même jamais parlé du mariage si on ne l'avait questionné à ce sujet, à propos du divorce, du lévirat et de l'adultère. Les questions posées à Jésus rentrent dans la casuistique. Cette science (?) était la science de prédilection des rabbins. Le Talmud prélude aux recueils jésuitiques de Suarez et d'Escobar.

Jésus lui-même semblait tomber parfois dans ce travers pour se moquer des Pharisiens (Luc 14/3) ou pour éprouver Pierre (Matt. 17/25-27).

Les passages des Évangiles où il est question du mariage sont :

pour le Lévirat, Matthieu 22/23-30.

pour l'Adultère, Matthieu 5/27-28. Jean 8/3-11

pour le Divorce Matthieu 5/31-32 19/3-12. Luc 16/18.

Plus quelques passages où il fait l'éloge de la chasteté, et enseigne clairement qu'il faut haïr et abandonner sa famille et sa femme pour le suivre. (Matt. 5/8 10/37 12/50 19/29. Luc, 10/42 11/23 12/53 14/26).

Mais ceci rentre plutôt dans le chapitre de l'ascétisme.

En résumé, presque rien.

1. Méprisant la terre, convaincu que le monde présent ne mérite pas qu'on s'en soucie, il se réfugiait dans son royaume idéal ; il fondait cette grande doctrine du dédain transcendant, vraie doctrine de la liberté des âmes, qui seule donne la paix. Renan. — *Vie de Jésus*, p. 119.

Nous examinerons rapidement les trois cas où Jésus a été appelé à donner son opinion sur le mariage.

I. — LE LÉVIRAT.

(Matthieu, 22/23-33).

Cet épisode est également rapporté dans Marc, 12/18-27.
et Luc, 20/27-40.

Le récit de Marc est presque identique à celui de Matthieu ; Luc accentue davantage la réponse de Jésus.

Dans tous les cas il s'agit de Sadducéens qui nient la résurrection des morts, et qui, pour se moquer de Jésus, prennent un exemple dans la loi du Lévirat (Deuté. 25/5-6), et lui demandent de qui sera l'épouse après la résurrection, une femme qui a eu successivement sept maris.

Le Lévirat n'est là que comme prétexte, ainsi que le mariage ; aussi Jésus ne s'y attarde pas et met l'accent sur la résurrection. Ils s'agit au fond de la résurrection des corps.

Cette demande des Sadducéens nous prouve que Jésus-Christ enseignait publiquement la résurrection des morts, et que le Lévirat était toujours en usage, mais que la polyandrie ne l'était pas.

Jésus croyait évidemment à la résurrection des morts, mais il avait à ce sujet des idées nouvelles. Il croit à une transfiguration du corps actuel, puisqu'il dit que dans le ciel il n'y aura ni hommes ni femmes, mais qu'on sera « comme des anges (1) ».

1. Cf. Talmud, *traité Synhédrin*, 92 b. « Dans la période où Dieu renouvellera le monde, il donnera des ailes aux justes et ils planeront dans les hauteurs.

Luc fait dire à Jésus (Luc 20/34-35) : « Les enfants de ce siècle épousent des femmes, et les femmes des maris, mais ceux qui seront jugés dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection des morts, ne se marieront point ».

Il n'y a pas à arracher ce texte du contexte pour enseigner le célibat obligatoire. Jésus fait ici la même réponse que dans Matthieu et Marc : Dans ce monde-ci on se marie, mais après la mort et la résurrection, on ne se mariera plus, parce qu'on sera comme les anges du ciel (1).

Il n'est pas nécessaire d'insister. Cette péricope revient à dire ceci : dans le monde à venir on ne se mariera pas.

Comme nous examinons la question du mariage sur la terre, ce passage ne nous donne aucun renseignement sur le sujet qui nous occupe. Tout au plus peut-on dire que Jésus déclare indirectement que le but du mariage est la procréation des enfants. C'est le point de vue juif. Luc 20/36... « car alors ils ne pourront plus mourir... » L'individu n'ayant plus besoin de se renouveler, puisqu'il est devenu immortel, le mariage n'a plus de raison d'être, car le but du mariage est de perpétuer la race humaine.

C'est très logique, mais cela contredit les récits de la Genèse où l'on voit la race humaine créée immortelle, et néanmoins destinée à croître et à multiplier indéfiniment, ce qui aurait abouti à un résultat impossible.

Il semble proclamer aussi implicitement que l'amour

1. Cf. Proudhon : « *Chez les âmes d'élite l'amour n'a pas d'organes* ».

est indépendant du commerce sexuel. La plus chère espérance de l'homme, c'est qu'il pourra continuer à aimer dans le ciel ceux qu'il a aimés sur la terre, mais cet amour ne sera plus charnel.

Ceux qui croient à l'établissement du royaume de Dieu sur la terre peuvent argumenter de ces versets 34, 35, pour enseigner le célibat ; seulement à condition de mourir et de ressusciter d'abord. Or Jésus n'entend pas la mort et la résurrection comme l'entendra plus tard saint Paul, et il n'est pas permis de supposer qu'il fasse ici allusion au baptême.

II. — L'ADULTÈRE.

Matthieu 5/27-28. Jean 7/53 à 8/11.

Nous parlerons d'abord du récit de la femme adultère. Jean 7/53 à 8/11 (1). C'est encore un piège tendu à Jésus (Jean 8/61), mais on ne voit pas bien en quoi il consiste.

1. Nous n'entrons pas dans les controverses interminables qui se sont élevées au sujet de ce passage, que pour notre part nous considérons comme un des plus beaux traits de la Vie de Jésus. Pour la bibliographie cf. Godet, commentaire sur Jean, 3/56 s... M. Godet le considère comme une interpolation. Mais il y a plus d'un bloc synoptique tombé dans l'Évangile de Jean. Nous croyons que si on l'a rejeté, c'est moins, comme le disent Jérôme, Ambroise et Augustin, « de peur que les femmes n'en tirassent des conséquences immorales », qu'à cause du verset 11, où Jésus, en ne condamnant pas plus que les autres, semble se reconnaître pécheur comme eux. Mais cette interprétation est erronée.

Cette histoire devait se trouver dans l'Évangile des Hébreux. Papias, cité par Eusèbe H. E. 3/39.

Jésus pouvait simplement déclarer la femme coupable, et n'avait pas à se prononcer sur l'exécution, qu'elle appartenait aux Juifs ou aux Romains ; du reste sa sentence n'avait que la valeur d'un avis, car il n'était pas juge. Il pouvait répondre qu'il n'était pas venu pour rendre des jugements (Luc 12/14, Jean 18/36 et renvoyer les parties devant le Sanhédrin ou devant Pilate, selon la juridiction compétente (1). On est donc ici sur le terrain purement moral. Dès lors Jésus ne peut excuser l'adultère, et il ne le fait pas. Mais après avoir fait appel à la conscience des accusateurs et voyant qu'ils se sont tous récusés, à son tour il se refuse, ne voulant pas, lui, l'apôtre de la miséricorde, se montrer plus sévère que des pécheurs. On ne peut donc pas dire que Jésus excuse l'adultère. Il ne pardonne même pas à la femme ; il la renvoie en l'exhortant à ne plus recommencer. En tous cas, nous ne trouvons rien dans cet épisode qui s'applique à l'institution du mariage, sinon que Jésus y montre une fois de plus qu'il ne veut point se mêler des choses du monde et de l'organisation de la vie civile. Il ne se propose que d'agir sur les dispositions du cœur. Jean 8/15 : « Vous jugez selon la chair, moi je ne juge personne ».

Matthieu 5/27-28.

Dans ce passage Jésus assimile l'adultère en pensée à l'adultère en action.

Il ne fait que répéter les commandements du Décalogue (Exode 20/14 20/17).

1. Cf. Digeste, 23/2/12 : *Quæ in adulterio deprehensa est, quasi publico judicio damnata est.*

Il songe peut-être à l'histoire de David, son ancêtre, regardant Bath-Scébah (2 Samuel 11/2). Nous sommes ici dans le chapitre de la convoitise, comme le prouve le contexte (Matth. 5/29 s....)

Il ne faut en outre jamais perdre de vue que Jésus, dans la forme de ses apophthegmes, est très paradoxal, et qu'il exagère souvent sa pensée, sachant qu'il faut demander beaucoup pour avoir peu. C'est un tour d'esprit particulier aux orientaux, aux prophètes juifs, et aux écrivains de l'Ancien Testament.

Cf. Matth. 5/29-30. Matth. 5/39 s... Matth. 18/9. Luc 6/29. Marc 9/43-48.

En tous cas, rien encore ici sur le mariage.

III. — LE DIVORCE (1).

Matth. 5/31-32.

Matth. 19/3-12. Marc 10/2-12. Luc 16/18.

Ces passages sont plus importants que ceux examinés précédemment.

Ici, nous trouvons encore des renseignements sur l'adultère, plus l'opinion personnelle de Jésus-Christ sur le divorce, et la première indication du célibat méritoire.

Jésus répond encore à une question qui lui est posée par les Pharisiens, soit pour l'embarrasser, soit sans ma-

1. Pour le divorce en droit romain, cf. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, tome III, lettre 59. — A. Laviron, *Le christianisme jugé par ses œuvres*, tome II, livre 4.

lice, pour connaître son opinion dans la querelle entre les écoles de Hillel et de Schammaï : « Peut-on répudier sa femme pour n'importe quel motif, c'est-à-dire à volonté? » Matt. 19/3.

Jésus répond : « N'avez-vous pas lu que celui qui créa, au commencement fit un homme et une femme, et qu'il est dit : c'est pourquoi l'homme quittera père et mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc point ce que Dieu a uni. » Matt. 19/4-6 (1).

1. Jésus ne cite que le document Jéhoviste, à propos de la création du premier couple. Le premier Elohist, dans son récit sublime de la création, avait dit :

Genèse 1/27 « Elohim créa l'homme à son image ; il le créa à l'image d'Elohim, il les créa homme et femme ».

Genèse 1/28 « Elohim les bénit, et Elohim leur dit : soyez féconds, multipliez, remplissez la terre »...

Ici la femme est l'égale de l'homme ; il n'est point question de chute ni de péché originel.

Le Jéhoviste, dans un autre récit de la création, bien inférieur comme conception au premier, à tous les points de vue, quoique plus ancien, raconte que l'homme fut créé d'abord (mais pas à l'image de Dieu), puis les plantes et les animaux et enfin la femme.

Genèse 2/21 « Iahveh (c'est Elohim) forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme et il l'amena vers l'homme ».

Genèse 2/23 « et l'homme dit : Voici *cette fois* celle qui est os de mes os, et chair de ma chair ! On l'appellera Homesse (vulgate, *Virago*) parce qu'elle a été prise de l'homme ».

Puis suit une glose du rédacteur Elohist, passée plus tard de la marge dans le texte comme toutes celles qui commencent par עַל־כֵּן.

Donc, en principe, on ne peut pas répudier sa femme du tout (Matt. 19/6), voilà la loi naturelle, la loi de Dieu. Par exception, ajoute Jésus, on peut la répudier, puisque Moïse vous l'a concédé, mais seulement si elle a commis adultère (Matt. 19/9). Mais si on la répudie pour un autre motif, le mari et la femme qui se remarient chacun de leur côté commettent adultère, ainsi que celui qui épouse la femme répudiée.

Jésus met encore ici la morale naturelle au-dessus de la morale légale (1).

Les Évangélistes ne nous disent pas quelle impression fit cette réponse sur les Pharisiens (2), mais nous pouvons en juger d'après celle reçue par les apôtres. Dans ce cas-là, disent-ils naïvement à Jésus (Matt. 19/10), (et cela peint bien les mœurs de l'époque), il vaut mieux ne pas se marier. Une femme peut ne pas commettre adultère, et néanmoins être tellement méchante ou vicieuse qu'il est impossible de vivre avec elle (Prov. 21/9. 19).

Genèse 2/24 « *c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair* ».

עֲלֶיְכֶן יִעָזֵב אִישׁ אֶת אָבִיו וְאֶת אִמּוֹ
וְדָבַק בְּאִשְׁתּוֹ וְהָיוּ לְבָשָׂר אֶחָד :

Les rabbins traduisent par le présent : c'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère... ce qui prouve bien que c'est un commentaire.

1. Cf. Sapience 8/12.

Il semble aussi s'inspirer de Malachie 2/14-16, qui s'était élevé énergiquement contre le divorce.

2. Nous savons d'après la Mischnah, traité *Guittin*, que malgré la décision de Jésus, c'est l'opinion d'Hillel qui a triomphé.

Jésus ne répond pas à cette observation des apôtres. Il ne relève que leur première réflexion. « Il vaut mieux ne pas se marier », et il répond : Sans doute, mais c'est bien difficile. Il faut une vocation spéciale pour vivre dans le célibat (Matt. 19/11), à moins que d'être eunuque (Matt. 19/12), et il ajoute mystérieusement : « Cependant il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux (1), à bon entendeur, salut (2). »

1. Jésus fait peut-être tout simplement allusion aux prêtres Égyptiens, qui faisaient vœu de célibat, mais pratiquaient en même temps la castration, ce qui était logique.

Cf. Luther, *Sermo de Matrimonio*, Wittenberg, 1522.

« Le dernier ordre d'Eunuques est formé de ces esprits élevés et riches beaux instincts que conduit la grâce, êtres qui sont propres à la création, mais qui préfèrent vivre dans le célibat et qui se disent : je pourrais de ma nature contracter et accomplir le mariage ; cela n'est pas dans mes goûts, j'aime mieux travailler à l'œuvre évangélique ou enfanter des fils spirituels pour le royaume des cieux ».

2. Cf. *Ignatii epistola ad Polycarpum*, 5/2 ἐῖ τις δύναται ἐν ἁγνείᾳ, μένειν....

Résumé de la doctrine contenue dans ces passages.

Celui qui quitte sa femme pour en épouser une autre, commet adultère. Matt. 19/9. Marc 10/11.

Mais s'il l'a répudiée régulièrement, avant de la quitter, il ne commet pas adultère en se remariant.

Or il peut répudier sa femme si celle-ci se livre au libertinage. Matt. 5/32. Matt. 19/9.

Mais il ne peut la répudier que pour cette seule cause.

Même, d'après Luc 16/18, il ne peut jamais la répudier, et quiconque épouse une femme répudiée commet adultère. Matt. 5/32. Matt. 19/9.

Si la femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet adultère. Matt. 5/32. Matt. 10/12.

Mais si son mari l'a renvoyée en lui donnant une lettre de divorce parcequ'elle se livre au libertinage (2), elle peut se remarier (3).

La femme n'a pas le droit de renvoyer son mari, même s'il commet adultère.

Donc celui qui en épouse une autre sans quitter sa femme ne commet pas adultère. On peut aussi quitter sa femme, si ce n'est pas pour en épouser une autre.

(Le Concile de Trente passe ces deux versets sous silence).

Dans Luc, 16/18, il faut les deux conditions, répudier sa femme et (1), en épouser une autre. Donc on peut répudier sa femme, pourvu qu'on n'en épouse pas d'autre, ou bien on peut épouser une autre femme à condition de ne pas répudier la première.

La polyandrie n'était pas pratiquée à l'époque de Jésus-Christ.

Donc la femme a intérêt à tromper son mari si elle veut le quitter; elle n'a même pas d'autre moyen.

La femme n'a pas de droits, elle n'a que des devoirs.

1. Dans ces versets la conjonction καὶ a une très grande importance. C'est un principe de droit que toute loi restrictive doit s'interpréter littéralement.

2. Voir dans « *Ma religion* », la curieuse exégèse que fait de ce passage M. Tolstoï. Sa traduction est inadmissible. Tout ce que l'on pourrait concéder, c'est que les mots *παρεκτός λόγου πορνείας*, ont été interpolés. Mais il faudrait pouvoir le prouver. Ils se trouvent dans les plus anciens manuscrits.

Le *παρεκτός λόγου πορνείας* semble la traduction du עֲוִיּוֹת דְּבַר de Deutéron. 24/1. Cf. Deutéron. 23/15.

3. Tous les exégètes se sont évertués sur ce passage, cf. Monsabré, *Conférences de N.-D.*, tome V, p. 286.

Et puis c'est tout ! Il n'y a plus un seul mot dans les Évangiles concernant le mariage.

On voit que Jésus s'en réfère à la *Thorah* et aux *Prophètes*, et pour la question du divorce se rallie à l'opinion de *Schammaï*. Rien de nouveau, rien d'original (1). Pas un mot sur l'union des âmes, mais au contraire l'union des corps bien accentuée.

Il croit avec le commun du peuple que le *Deutéronome* a été écrit par Moïse.

Il donne de la *Thorah* l'interprétation vulgaire que le *Hazzan* donnait dans la Synagogue, du recu de la création. A propos du divorce, il accepte la fausse interprétation du passage du *Deutéronome* 24, 14, et croit qu'il est là question du divorce pour cause d'adultère. Le législateur n'y pensait même pas, car la peine de l'adultère, c'était la mort et non le divorce. Jésus est guidé par la charité, par la pitié pour la femme plutôt que par la science. Il met encore ici l'amour au-dessus de l'exégèse.

Quant au mariage en lui-même, il n'en est pas question. Peut-on épouser une ou plusieurs femmes, faut-il se marier ou rester célibataire ? Le mariage est-il supérieur au célibat ou vice-versa ? Pas un mot. Il ne reste que la sentence énigmatique de *Matt.* 19, 12 : « Il y en a qui se

1. M. le professeur Doumergue, dans ses conférences faites en janvier 1889 à Montauban, veut bien reconnaître que le Christianisme ne présente rien de nouveau comme doctrine ou conception, et qu'il consiste tout simplement dans la foi en la personne de Jésus. (*Le Signal* du 23 février 1889).

C'est la Jésulatrie.

sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne ! »

Paul semble l'avoir compris (1 Corinth. 132-33). Du reste, à toute époque chez les Juifs, le Lévite ou l'Israélite qui se vouait au culte était dispensé du mariage.

Nous croyons donc après ce rapide examen pouvoir dire que la notion du mariage dans les Évangiles, c'est la notion du mariage dans l'Ancien Testament.

Il faut n'avoir jamais lu les évangiles pour prétendre comme les catholiques que le mariage a été institué par Jésus-Christ.

Mais Jésus n'avait pas prévu le concile de Trente.

Pourquoi Jésus ne s'est pas marié.

Le seul fait de demander pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas marié semble scandaliser la conscience chrétienne (Sic, B. Weiss. *Vie de Jésus*, 1/292) (1).

Ne voit-on pas que c'est condamner implicitement le mariage ? Le mariage est donc une souillure, une chose vile et basse ? N'est-ce pas Dieu qui l'a institué ?

Jésus a déclaré qu'il n'était pas venu pour abolir la loi (Matt. 19/4, Genèse 1/27), et il a ordonné à ses disciples de s'y soumettre (Matt. 23/2).

La loi lui commandait de se marier (Genèse 1/28. Talmud, traité Jebamoth, p. 64. Talmud, traité Aboth 21.

1. Cf. Renan, *Vie de Jésus*, p. 42, 72.

Mischnah, tome IV) ; pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? N'était-il pas homme et juif ? On répond que son ministère s'y opposait, qu'il s'était fait εὐνοῦχος pour le royaume des cieux. Alors c'est la justification de la doctrine catholique sur le célibat des prêtres.

Jésus-Christ n'a pas condamné le mariage par ses paroles. Il a fait mille fois pis. Il ne s'est pas marié. Quel argument qu'une vie !

Il est certain qu'un ouvrier sans fortune (nous parlons ici de Jésus-Christ considéré dans sa nature humaine), sans domicile, repoussé de sa famille, vivant de la charité publique, en révolte avec les préjugés religieux de son époque, considéré comme hérétique, insensé, démoniaque, ne pouvait trouver facilement à se marier et de quoi doter et entretenir une femme (1). Mais les prophètes et les apôtres étaient dans les mêmes conditions et néanmoins se mariaient (Matt. 8/14. — Marc 1/30. — Luc 4/38. — 1 Corinth. 9/5. — 1 Pierre 5/13. — Eusèbe H. E. 3/30 3/31. 39. 5/24). Il y a donc là une nouveauté et un enseignement.

On ne peut chercher la raison du célibat de Jésus-Christ dans la haine ou le mépris de la femme (2). Bien loin de fuir les femmes, il aime à s'entretenir avec elles, à s'en entourer. Il leur parle avec affection, avec bonté, en toute liberté, sans se soucier des préjugés orientaux à cet égard (Jean 4/27).

1. Cf. Koran, Sourate 24/33.

2. Sur la prétendue laideur physique de Jésus-Christ, cf. Tertullien *eidololâtria* 18, *de carne Christi* 9/.

Il aimait Marthe, et sa sœur (Jean 11/5). Il ne dédaigne pas de faire un sermon à une femme seule (Jea 4/7 s...) et un sermon sublime où il prédit l'établissement du culte en esprit. Il voyage avec plusieurs femmes et se laisse servir et nourrir par elles (Luc 23/49, Luc 24/10). Ce furent les premières diaconesses :

Marie de Magdala (Marc 15/40, Marc 16/9, Luc 8/2).

Marie Cléophas, mère de Jacques le Mineur et de Josès (Matth. 27/55, 56).

Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode Antipas (Luc 8/3).

Suzanne (Luc 8/1, 2, 3, 24/10, Jean 19/25).

Salomé, femme de Zébédée, mère de Jacques et de Jean (Matth. 27/56, Marc 15/40, Marc 16/1).

Influences provenant de sa famille et de son éducation.

Les idées de Jésus sur le célibat proviennent-elles de son éducation, des influences reçues dans sa jeunesse en Palestine ou ailleurs ?

La première enfance de Jésus ne nous est connue que par les Évangiles Apocryphes, qui, sous ce rapport, ne sont guère plus étranges que les deux premiers chapitres de Matthieu et de Luc.

« La pensée chrétienne n'a jamais pris son parti du silence de l'histoire évangélique sur certaines époques de la vie de Jésus et des apôtres. Quelle a été l'enfance de Jésus ? Comment a-t-il passé les trente années qui précèdent son entrée sur la scène du monde (1) ? »

1. Bonet Maury. *La légende d'Abgar et de Thaddée*. — *Revue des religions*, tome 16, n° 3, 1887.

En réalité nous ne connaissons que le Jésus adulte, arrivé déjà à un âge où depuis longtemps tout bon Juif est marié et père de famille.

Or Jésus est célibataire, ce qui n'avait été prédit par aucun prophète : même le Deutéro-Ésaïe avait dit tout le contraire :

Ésaïe 52/10 יְרֵאֶה יֵרֵעַ il verra sa postérité...

Nous avons peu de renseignements sur la vie privée des prophètes, mais autant que nous le savons, ils étaient mariés et avaient des enfants (Ésaïe 7/3 8/3. Osée 1/3.6.9).

Le Jésus historique ne nous est connu qu'à partir du jour où il se fait baptiser dans le Jourdain par Jean le Baptiste. Il est âgé alors d'environ 30 ans (Luc 3/23). Les deux premiers chapitres de Matthieu, les deux premiers chapitres de Luc, les cinq premiers versets du premier chapitre de Jean, sont des préfaces dictées par des préoccupations diverses que nous n'avons pas à analyser ici ; pour Matthieu et Luc, Jésus est l'enfant du miracle (1) comme Isaac (Genèse 18/10) Samson (Juges 13/5

1. Dans beaucoup de religions, les messies sont enfants du miracle. Xaca, le Dieu des Japonais, est né d'une Vierge ; pour la Chine cf. la naissance de Hsie, et la naissance de Hauki. Cette dernière est spécialement prévue par la divinité, et toutes les circonstances qui s'y rencontrent attestent son intervention immédiate ; les signes qui l'accompagnent offrent une surprenante ressemblance avec la venue au monde du messie annoncé par les prophètes.

— Pour l'Inde. cf. H. Kern, *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*. — *Revue de l'Histoire des religions*, tome V, 1882. La princesse Mayā est transportée en rêve sur l'Himalaya. Le Bodhisatva prend la forme d'un éléphant blanc, ouvre le côté droit de la reine et entre dans son

s...(et Samuel (1 Samuel 1/20) ; pour Jean, il est le Logos, ce qui est une idée infiniment plus haute (Jean 1/14) (1).

Sa conception et sa naissance sont extraordinaires. Nous relevons seulement dans les préfaces susdites cet indice que le mariage ordinaire ne peut produire de Messies, et qu'il y a une souillure dans la conception et dans la naissance vulgaires. Il faut l'intervention de l'Éternel ou de son Maleake pour produire un sauveur. On voit poindre là le péché originel. Mais c'est déjà rabaisser l'idée du mariage (2).

En tous cas, Jésus était ignoré avant son baptême. Nathanaël, qui habitait Cana, à deux lieues de Nazareth,

sein. Elle devient enceinte du Boudha et raconte le rêve à son mari, qui est rassuré par les Brahmanes.

Le reste du récit a été, croirait-on, copié mot à mot par le protévangile de Jacques le Mineur.

1. Matthieu met dans la bouche du Maleake un passage mal interprété d'Ésaïe 7/14,

הִנֵּה הָעַלְמָה הָרָה וַיֵּלֶד בֶּן וְקָרָאת שְׁמוֹ עִמְנוּאֵל :

voici la jeune femme est enceinte, et elle enfante un fils, et elle appelle son nom Emmanuel. L'Almée, c'est la femme d'Achaz; le fils, c'est Ézéchias. Ésaïe 9/5.

Cf. Tertullien. *De carne Christi*, c. 19, 20. On ne pourrait le citer qu'en latin.

2. Du moment que Jésus n'est pas fils de Joseph (comme on le croyait, Luc. 3/23) il n'est pas non plus fils de David, et les généalogies ajoutées aux *λογια* sont bien inutiles.

Mais comme Jésus accepte le titre de Fils de David (Math. 9/27 Luc. 18/38 Marc 10/47 Matth. 21/9 Marc 12/35 etc.) il s'ensuit qu'il accepte la paternité de Joseph.

D'après l'Épître aux Hébreux, 7/3, Jésus n'a eu ni père ni mère.

né le connaissait aucunement (Jean 1/45-46). — Les pêcheurs de Capharnaüm, près de Nazareth, ne semblent pas l'avoir connu avant leur vocation. Quand sa réputation s'établit, on parle de lui comme du Galiléen, du prophète de Nazareth.

Au début de son ministère, il subit l'épreuve de la tentation, comme l'ont subie tous les Messies dans toutes les grandes religions de l'Orient (1). Seulement ici il y a quelque chose de très spécial; Jésus ne subit pas la tentation de la Luxure — or cette tentation est toujours considérée comme la plus redoutable.

Influence des idées de ses contemporains.

— Où Jésus a-t-il été instruit? Où a-t-il puisé son enseignement?

Ou bien les Évangélistes n'en savent rien, ce qui explique naturellement leur silence, ou bien ce qu'ils ont appris n'a pas paru devoir être conservé lors de la fixation du Canon.

La sagesse de Jésus vint-elle de l'Égypte (2)? La tradition nous parle bien d'un séjour en Égypte, mais Jésus en serait revenu presque de suite, et à un âge encore tendre. Nous ne trouvons rien d'égyptien dans l'ensei-

1. Cf. la tentation du Boudha par le démon Māra, la tentation de Zoroastre par Ahriman (Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, par. 166) la tentation de Ma-Ming., disciple du Boudha, etc...

2. Cf., Origène, c. Celse. Talmud. Schœtgen, *Horæ Hebraicæ*.

gnement de Jésus que ce qui s'était déjà infiltré dans le mosaïsme, et qu'il peut avoir reçu de seconde main, à part peut-être la rétribution du jugement dernier (1), et les idées des Égyptiens sur l'ascétisme et le célibat des prêtres.

— Jésus ne paraît pas davantage avoir été en Grèce ; les discours métaphysiques du quatrième Évangile n'ont probablement pas été prononcés sous cette forme. Ce quatrième Évangile est moins le produit d'une fusion de Philon et du christianisme, qu'une fusion des idées Juéo-Helléniques et du Parsisme décoré du nom de Gnosticisme.

Il aurait pu connaître Philon à Alexandrie ; mais Jésus n'a rien de Grec ; il ne parle jamais de l'immortalité de l'âme ; il annonce bien sa résurrection, mais c'est la résurrection juive, la résurrection du corps, ou plutôt c'est la Parousie visible, prochaine.

Mais a-t-il été en Perse, ou au moins dans ces quartiers de la Phrygie où fermentait déjà le Gnosticisme ? Il paraît bien être dualiste, et avoir subi l'influence du Mazdéisme. Il croit au diable, et ce diable n'est pas l'ancien Satan des prophètes. Il fait souvent l'opposition entre la lumière et les ténèbres (Matt. 6/23, Luc 22/53, Jean 1/5, Jean 3/19, Luc 1/79, Jean, 8/12, Jean 12/46).

En résumé, Jésus nous apparaît comme entièrement

1. Il est certain que le Livre des morts était connu de tout le monde en Égypte ; on en mettait un exemplaire dans chaque cercueil. Saint Paul ne paraît pas avoir connu les paroles de Jésus sur le jugement dernier.

juif, élevé dans les écoles et les synagogues de Nazareth ou des environs, connaissant le Thorah, les Psaumes et les Prophètes, surtout Ésaïe, qu'il cite volontiers. D'après Jean 7/16 il a reçu de Dieu la doctrine qu'il annonce; il ne l'a apprise d'aucun homme.

Mais ailleurs ses contemporains l'appellent Rabbi (Jean 3/2, Matt. 8/19).

Dans le Judaïsme, il y avait bien des sectes à cette époque (1), et Jésus ne semble appartenir à aucune. C'est une figure à part. Il ne sert à rien de dire qu'il est sorti de l'école de Jean le Baptiste, puisque nous ne connaissons pas cette école. Il nous resterait à supposer qu'il a pu être soit Nazir, soit Essénien.

Nous ne pouvons en juger que par les actes que nous rapportent les Évangélistes, et par celles de ses paroles qu'ils nous ont conservées (2).

Le Nazir comme l'Essénien était partisan du célibat.

1. Pharisiens, Saducéens, Esséniens, Thérapeutes, Récabites, Hérodians (Perse, Satire 5/180). Judaïtes (Joseph. 12/). Disciples de Jean (Actes 193 Galiléens.

2. Les Évangiles ne nous ont pas évidemment rapporté toutes les paroles de Jésus-Christ. On en retrouve ça et là quelques-unes dans les ouvrages authentiques.

Cf. Éphésiens 5/14.

Codex cantabrigiensis, Luc 6/4.

II Clement, *ad Corinth.* 12/2.

ὅταν ἔσται τὰ δύο ἓν, καὶ τὸ ἔξω ὡς τὸ ἔσω, καὶ τὸ ἄρσεν μετὰ τῆς θηλείας, οὔτε ἄρσεν οὔτε θῆλυ.

id. 4/5 5/2. 4. 8/5 13/2, etc...

Influence de l'enseignement des Esséniens.

Si l'on veut rester dans le Judaïsme pur, sans recourir aux influences étrangères, on peut trouver l'origine de l'ascétisme et du célibat méritoire dans l'institution du Naziréat, si vieille qu'elle est déjà réglementée par Moïse.

Il semble y avoir eu aussi des sortes de couvents, des séminaires de prophètes, à Guilgal, à Jéricho et Béthel, et à Najoth près de Rama. 1 Sam. 10/3 s... 19/18-24 2 Rois 2/3 2/5 4/38 6/1, de véritables facultés de théologies protestantes et libérales, car les prophètes étaient les ennemis nés du sacerdoce et de la théocratie. C'est de là que depuis des siècles sortaient les Précurseurs de la Réforme.

Jésus a bien quelques-uns des caractères du Nazir; la tradition unanime le représente avec des cheveux longs, voué au célibat; mais, d'autre part, il ne méprise pas les festins, et il boit du vin, ce qui est interdit au Nazir (Amos 2/12).

Dans la plupart de ses paraboles, il est question de noces, de vigne et de pressoir. Le principal rite qu'il semble instituer est un repas commémoratif. Son Paradis est bien un peu matériel; on y boira, on y mangera, on y chantera (1). (Matt. 26/29 Marc 14/25 Luc 22/)cf Ésaïe 25/6 s... Exode 24/11 Luc 14/15).

1. Jésus parle tantôt du ciel où l'on sera comme les Anges, tantôt du royaume de Dieu sur la terre où l'on vivra dans l'âge d'or, tantôt des

Nous sommes porté à croire que Jésus a été Essénien, qu'il a passé quelques années dans un des couvents de Hébron, mais qu'il n'y est pas resté. Il était trop intelligent, d'un esprit trop large et trop philanthrope pour se faire moine. Il aura jeté le froc aux orties après avoir reconnu la vanité de l'ascétisme. Il se sera dégagé de cette piété étroite et égoïste pour fonder le royaume de Dieu. S'il avait combattu ses anciens amis, nous dirions qu'il a été le Luther des Esséniens. Mais il n'en parle jamais dans les Évangiles ; c'est la seule secte à laquelle il ne fasse pas allusion, peut-être parce qu'il les estimait encore, ou avait fait vœu de silence sur leurs doctrines secrètes (1). Il lui en est néanmoins resté quelque chose, et dans son enseignement, et dans sa vie. Il ne fonde pas de monastère fixe ; mais qu'est-ce que le petit cercle d'apôtres et de diaconesses avec lesquels il fait de l'ésotérisme, (2) sinon un couvent itinérant ? Il y a même un économe qui tient la caisse comme chez les Esséniens.

demeures de la maison de son Père où il va préparer une place pour ses disciples.

Les Évangélistes ne paraissent pas avoir bien compris la pensée de Jésus à ce sujet, et l'ont interprétée chacun à leur manière.

1. Les Esséniens avaient des doctrines secrètes qu'ils s'engageaient par serment à ne pas communiquer aux profanes. Philon avait un double enseignement, l'un public pour les Grecs qu'il voulait convertir au Judaïsme, l'autre secret pour les hommes cultivant la vie contemplative. (*Études sur Philon d'Alexandrie* par Michel Nicolas. *Revue de l'histoire des religions*, tome VII, 1883).

2. L'ésotérisme a toujours existé. Jésus-Christ l'a pratiqué. Jean 14/22 Matth. 13/44 35.

Son idéal moral par moments, c'est le renoncement, la perfection, la doctrine des Τέλεια : « Soyez Parfaits, comme votre Père céleste est Parfait ». (Matth. 5/48 s... Lévit, 11/44 19/2). Comme les Esséniens, il rejette le mariage, mais il aime les enfants ; il pratique les repas en commun et la fraction du pain ; il chante ; il est opposé à tout serment ; il guérit les malades ; il prêche la paix, la communauté des biens, le mépris des richesses ; il annonce la punition des méchants après la mort (Cf. Flavius Joseph, Guerre des juifs, 2/12). Tous les Esséniens du reste ne vivaient pas dans des couvents ; il y avait des Esséniens laïques, si l'on peut s'exprimer ainsi, répandus dans toutes les villes de la Palestine, vivant dans le monde, pratiquant l'hospitalité vis-à-vis des *affiliés* (Joseph. Guerre des Juifs, 2/12). Jésus est peut-être descendu plus d'une fois chez eux (Marc 14/13. Luc 22/10. Marc 11/3. Matt. 21/3. Luc 19/31.)

Il y avait même une secte des Esséniens qui enseignait la nécessité du mariage, pour ne pas anéantir la race humaine, mais s'y conduisait avec modération.

On confond souvent les Esséniens avec les Thérapeutes.

Les Esséniens sont chez les Juifs le modèle de la vie pratique ; les Thérapeutes, celui de la vie contemplative.

Jésus-Christ a commencé comme un Essénien ; il aurait peut-être fini comme un Thérapeute.

1. Esséniens. « *gens æterna in qua nemo nascitur* ». Pline le natur. 5/17.

CHAPITRE II

SAINT PAUL. — PASSAGES DE SES ÉPÎTRES OU IL EST QUESTION DU MARIAGE.

Les passages des épîtres attribuées à saint Paul et où il est question des femmes ou du mariage sont :

1 Thessaloniens 4/3-5. — 1 Corinthiens 7/. — 1 Corinthiens 9/5. — 1 Corinthiens 11/3-15. — 1 Corinthiens 14/34-35. — 2 Corinthiens 12/7-9. — Romains 7/1-3. — Éphésiens 5/22-33. — Colossiens 3/18-19. — 2 Timothée 2/4. — Philippiens 4/2-3. — Tite 1/5-6. — Tite 2/3-5. — 1 Timothée 2/9-15. — 1 Timothée 3/1-12. — 1 Timothée 4/2-3. — 1 Timothée 5/3-16.

La plupart de ces passages n'ayant pas grande importance, nous les examinerons selon l'ordre chronologique approximatif, ce qui permet de suivre l'évolution des idées.

Dans 1 Thessaloniens 4/3-5, Paul engage ses lecteurs à s'abstenir de l'impureté.

La première aux Corinthiens.

C'est dans la première épître aux Corinthiens, chapitre VII, que saint Paul expose ses idées sur le mariage et le célibat (1).

Pas plus que Jésus, saint Paul n'aurait songé à s'occuper du mariage, si on ne l'avait interrogé à ce sujet. Les questions vinrent de l'Église de Corinthe, qui était alors divisée entre plusieurs partis, les Judéo-Chrétiens, les Pagano-Chrétiens, et peut-être encore, s'il faut s'en rapporter à quelques commentateurs, les chrétiens (2), ceux de Christ.

Les Judéo-Chrétiens méprisaient le célibat.

Les Pagano-Chrétiens méprisaient le mariage, comme la plupart des Grecs corrompus de cette époque.

Enfin il pouvait se trouver dans l'une et l'autre faction des individus à tendance ascétique : chez les Juifs, des Esséniens, des anciens sectateurs de Jean le Baptiste, des disciples directs de Jésus-Christ, témoins de son célibat (3) ; parmi les païens, des philosophes teintés du mysticisme oriental ou du pessimisme de l'occident, et des Gnostiques.

1. Il en résulte d'une manière incontestable que Paul préfère le célibat au mariage. Reuss, *Les Épîtres Pauliniennes*, p. 186.

2. Pour ceux de Christ, cf. Godet, *Commentaire sur la 1^{re} aux Corinthiens* 1/61.

3. On ne parle jamais que des 12 apôtres, mais Jésus-Christ a parlé à des milliers de Juifs, dont quelques-uns ont pu passer à Corinthe en allant en Grèce pour leurs affaires.

Saint Paul répond donc aux Corinthiens, qui lui posent peut être des questions captieuses, comme les Juifs en avaient posé à Jésus.

1 Corinthiens 7/1. « Pour ce qui est des choses au sujet desquelles vous m'avez écrit, il est bon pour l'homme de ne point toucher à la femme ».

καλὸν ἀνθρώπῳ γυναικὸς μὴ ἄπτεσθαι.

Voilà le grand principe posé; le reste du chapitre roule sur des considérations secondaires. Le mot καλόν revient aux versets 8 et 26 du même chapitre, avec la même signification : *utile est, expedit*; il convient (Vulgate, *bonum est*); (Luther, *es ist gut*); (Calvin, il est bon (1)); (Hébreu, טוֹב).

Dans Matthieu 18/8, 9. Marc 9/43. Romains 14/21. 1 Corinthiens 9/15, καλόν signifie : il vaut mieux. Mais dans la phrase ci-dessus il n'y a point de terme de comparaison, à moins qu'il ne soit sous-entendu. Au verset 9, l'apôtre emploie le mot κρεῖττον dans le sens de : il vaut mieux.

1. Pour Calvin, le mariage n'est qu'un remède pour éviter paillardise *Comment. sur Corinth.* La vie privée de Calvin est peu connue, il ne paraît pas avoir été très accessible aux passions humaines. Il fut vertueusement froid. Il épousa en 1540 Idelette de Bure, veuve de l'Anabaptiste Jean Stœrder, et qui avait déjà 3 enfants. Calvin avait alors environ 31 ans. Idelette de Bure fut surtout pour son mari une économe et une garde-malade. La seconde année de leur mariage ils eurent un fils, mais le perdirent presque aussitôt (Epist. 508). Ces épreuves et la vie pénible menée par le ménage altérèrent profondément la santé d'Idelette de Bure, qui mourut en avril 1549, après 9 ans de mariage.

Le lendemain même Calvin se remit au travail comme d'habitude.

La gradation est aussi bien tranchée au verset 38 ; celui qui marie sa fille fait bien, *ακλῶς ποιεῖ* ; celui qui ne la marie pas fera mieux, *κρεῖσσον ποιήσει* (Cf. Ecclésiastique, 7/27).

L'expression *γυναικὸς ἄπτεσθαι* est de style courant, et il semble même que la phrase de Paul soit un de ces préceptes philosophiques comme on en enseignait dans les écoles ; *ἄπτεσθαι γυναικὸς*, Cf. Plato, *leg.* 8.

γυναικῶν καλῶν μὴ ἄπτεσθαι παρὰ τὸ δίκαιον, Xénoph. *Cyrop.* 5/1/14. Ἄπτεσθαι γυναικὸς dicitur de venereo mulieris usu. seu de concubitu, Cf. 1 Corinth. 7/3-5. Genèse 20/6. Prover. 6/29. Coloss. 2/21. Latin, tangere ; hébreu נָגַח

Mais saint Paul l'emploie ici dans le premier sens, comme le prouve le verset 2.

— Cette phrase se trouvait peut-être dans la lettre de Corinthiens, qui alors aurait été rédigée par un Paganos chrétien, car le parti juif ne pouvait manquer de s'appuyer sur Genèse 2/18, οὗ καλὸν εἶναι τὸν ἄνθρωπον μόνον.

— Ce simple mot *καλόν* a joué un grand rôle dans les controverses théologiques — Les partisans du célibat, Jérôme, Athénagoras, Augustin, Ambroise, Chrysostôme, Tertullien, adoptent le sens de : il est saint de, il vaut mieux...

Voici comment Tertullien (1) paraphrase le *καλόν* du verset 1 et le *κρεῖττον* du verset 9.

1. Les réflexions de Tertullien sur le mariage sont très curieuses à lire ; nous ne pouvons les rapporter ici. Après une jeunesse orageuse, Tertullien devenu montaniste a comme le rut de la chasteté. Il place l'idéal moral au-dessus ou plutôt en-dehors de l'humanité ; il vise

Ad uxorem 1/3. « Le mariage est bon en soi, mais le célibat vaut mieux. Paul a dit : Il vaut mieux se marier que de brûler. Combien ne vaudrait-il pas mieux ne pas se marier et ne pas brûler non plus ! Il est permis de se marier, mais ce qui est permis n'est pas bon. Car la permission même jette un doute sur la nature d'une action ; on ne donne pas la permission de faire une action qui est évidemment bonne ».

Exhortation à la chasteté 3/. « Le mariage n'est bon que parce que le feu est pire. Ce n'est pas un bien, c'est un moindre mal. Quand saint Paul dit : Il vaut mieux se marier que de brûler, c'est comme s'il disait : il vaut mieux être borgne qu'aveugle. Or il n'est pas bon d'être borgne. »

De monogamia 3/. « Il est permis de se marier ! Mais ce que l'on permet n'est pas un bien véritable, car le

une si haute perfection, qu'il est impossible d'y atteindre. Ces extravagances nuisaient au christianisme, et lui nuisent encore aujourd'hui. Les ennemis des chrétiens leur reprochaient d'enseigner des doctrines contraires à la nature (cf. Tryphon, dans Justin), et de se rattraper dans les assemblées nocturnes, où ils s'abandonnaient aux voluptés les plus infâmes (Origène *ct.*, *Celse*. Justin 1^{ère} *apologie*, vers. 150. Théophile d'Antioche à *Autolycus*, 1. 3.) De même aujourd'hui, dans le peuple, qui veut croire à la chasteté des prêtres et des moines ? Pour Tertullien, cf. *Ad uxorem* (203) 1/1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 2/1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. *Exhortation à la chasteté* (203) 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 19. 11. 12. 13.

De pudicitia. 4.

De monogamia. 3. 4. 5. 7. 8. 10. 11. 12. 14. 15. 16. 17.

De patientia. 5.

Apologétique. (217) 39.

bien véritable, au lieu de se permettre, est un droit acquis — c'est moins un bien, qu'une espèce de mal inférieur. »

11/. « Saint Paul se contredit dans son Épître aux Corinthiens. »

Exhortation à la chasteté 9/. « Le mariage n'est qu'une fornication tolérée ».

De Monogamia. 14/. « De même que Jésus-Christ a aboli l'ancienne loi, le Paraclet a aboli l'enseignement de saint Paul (1). »

Après avoir posé le principe du célibat, l'Apôtre avertit les célibataires qu'ils ne peuvent s'abstenir du mariage qu'à la condition de garder la continence.

Autrement le célibat serait mauvais, ce serait être dans le feu, πυροῦσθαι 2). 7/9.

1. Nous ne citons que Tertullien, parce que les autres Pères de l'Église ont suivi à peu près la même manière de raisonner au sujet du mariage et du célibat.

Cf. Cyprien (210-258) De la conduite prescrite aux vierges.

Saint Augustin (354-430) de S. Virginitate. — Confessions 2/2. 6/12. 6/13. 8/12. 20/30.

Saint Chrysostôme. — Des caractères de la femme de Job.

Homélie 63 sur Math. 19.

Saint Jérôme. « Il est bon de ne toucher à femme ; il est donc mauvais de la toucher ».

Cassien Lib. 6. de inst. c. 6.

Athanase.

Ambroise.

Basile.

Grégoire-le-Grand.

-- et parmi les mystiques :

Meunier

En disant aux célibataires et aux veuves d'imiter son exemple, 7/8, il semble s'adresser à des personnes de son âge ; à cinquante ans, il vaut mieux ne pas se marier, car il est relativement facile de garder la continence. Les personnes plus jeunes peuvent faire ce qui leur convient ; elles seront plus heureuses toutefois si elles ne se marient pas, à cause des temps difficiles qui vont venir, διὰ τὴν ἐνεστώσαν ἀνάγκην, 7/26, et parce que le temps est court désormais, ὁ καιρὸς συνεσταλμένος ἐστίν, 7/29. Du reste ce qu'il en dit est par charité, car il y a bien des afflictions dans le mariage. « Or, je voudrais vous les épargner », 7/28 ; et ce n'est qu'un conseil et non pas un ordre, 7/6.

Boèce (455-525) De consolatione philosophiæ, 3.

Bernard de Clairvaux (1091-1153) De la considération, 4/2, au Pape Eugène III.

Jean Gersen (1200). Imitation de J. C. 37/5 48/4 57/3.

Jean Tauler (1294-1361). Institutions divines, 25/ 26/

Louis de Blois (1506-1566). *Speculum religiosorum* 7/3.

Jean Bona (1609-1674) *Principia vitæ christianæ*, 1/21 1/40 2/7.

Manuductio ad cælum, 5/ 31/

3. Dans son Catéchismus major, Luther, à propos du 6^{me} commandement du Décalogue, saisit l'occasion de dauber sur les moines, ses anciens collègues en célibat : . . . Nemo enim perinde castitatem exosam habet, aut in libidines est pronior, ac illi, qui matrimonium præ magna sanctitate detrectant, et aut propalam et impudenter scortationi et libidinibus indulgent, aut clanculum longe fœdiores quæ honeste commemorari non possunt, perpetrant, ut nimium, proh dolor ! experti sumus. Et breviter, quamquam ab ipso opere temperent, ipsum tamen cor impuris cogitationibus et pravis cupiditatibus plenum extrema flagrat libidine ut plane perpetuo quodam incendio et occulto quodam vulnere carpantur et absumantur, quod in matrimonio constitutis nulla cum difficultate evitare licet.

Le seul commandement qu'il donne au nom du Seigneur, c'est que les époux ne se séparent point, 7/10, 11; et que la femme, s'il y a séparation, ne se remarie point (cf. Luc. 16/18).

En résumé, saint Paul dit ceci : Le Seigneur ne veut point que les époux divorcent, (Paul ne parle pas de l'adultère). La femme divorcée ne doit point se remarier, mais plutôt se réconcilier avec son mari, 7/10, 11. Ceci, c'est un ordre formel.

Quant aux autres questions, je n'ai pas, dit-il, d'ordres à vous donner, mais de simples conseils. Si vous n'êtes pas marié, ne vous mariez pas, ce n'est pas la peine; le monde va finir bientôt, et de grandes afflictions se préparent. Vous pourrez d'autant mieux servir le Seigneur que vous ne serez pas embarrassé par le soin d'une famille. Cependant si vous ne pouvez pas garder la continence, mariez-vous, pour ne pas tomber dans l'impureté. Si vous êtes marié, restez marié, même si votre conjoint n'est pas encore converti. Remplissez vos devoirs conjugaux. Ne renvoyez pas votre conjoint païen; cependant s'il veut vous quitter, laissez-le faire.

Il est bon à l'homme de ne pas toucher de femme, 7/1; si pourtant tu te maries, tu ne pêches point. Les veuves peuvent se remarier, pourvu que ce soit à un chrétien, μένεν ἐν κυρίῳ (1). Mais elles seront plus heureuses en restant comme elles sont, 7/40. Les pères peuvent marier leurs filles, 7/36, ou les garder chez eux, 7/37. Celui qui marie sa fille fait bien, celui qui ne la marie pas fait

1. C'est ainsi que nous traduisons. M. Reuss adopte l'exégèse catholique.

mieux, 7/38. Du reste faites ce que vous voudrez ; je vous dis ceci pour votre bien, et non pour vous tendre un piège, 7/35.

Il est évident après cela que saint Paul n'écrit pas un traité dogmatique, mais ne fait que répondre aux questions des Corinthiens.

Il établit une distinction bien nette entre ce qu'il dit avec autorité comme le disant au nom du Seigneur, et son opinion personnelle qui n'a qu'une valeur relative. Dieu donne des ordres ; Paul donne des conseils. On doit obéir à Dieu ; on peut suivre ou non les conseils de Paul (1). Dieu dit : Tu feras ceci ou cela ! Paul dit : Il est bon de faire ceci, il vaudrait mieux faire cela. Il ne parle pas en prophète inspiré, mais en homme sage. La question du mariage et du célibat ne peut d'après lui être tranchée d'une manière absolue ni formulée comme un précepte du Décalogue. C'est une question d'opportunité : ce qui est bon pour l'un n'est pas bon pour l'autre ; cela dépend des circonstances. C'est quelquefois un devoir que de se marier ; c'est quelquefois un devoir que de rester célibataire. Il n'y a pas de loi fixe. On ne peut pas établir de

1. Cf. Mélanchton. *Apologia confessionis, de conjugio sacerdotum*. 36/... Justificamur enim neque propter virginitatem neque propter conjugium, sed gratis propter Christum...

64/... et fieri potest, ut cor marili, velut Abrahæ aut Jacob, qui fuerunt πολύγαμοι, mundius sit et minùs ardeat cupiditatibus, quàm multarum virginum, etiàm vere continentium...

Mélanchton met Paul absolument sur le même rang que Jésus-Christ ; c'est le divus Paulus ; son autorité est souveraine, même lorsqu'on se sert des arguments tirés des Épîtres Pastorales.

règle générale ; il faut examiner chaque cas particulier. Cela rentre dans la casuistique.

Nous voilà bien loin du célibat ou du mariage obligatoire.

On dit pourtant : dans le chapitre 7/1, Paul soutient cette thèse que le célibat est supérieur au mariage. Le mariage n'est qu'un pis aller. Il a conservé ses idées juives ; la cohabitation est une souillure ; il faut se séparer pour prier, 7/5 ; le mariage est un obstacle à la vie religieuse, à l'apostolat, par conséquent au salut, pour l'homme comme pour la femme, 7/32, 35.

Que saint Paul ait des idées juives, nous le concédons facilement. Il avait non seulement des idées juives, mais les idées des hommes de son temps. C'est l'idée charnelle du mariage qui prédomine (quoique aux versets 14 et 16 il indique certains effets spirituels du mariage). Il n'est guère alors question à Corinthe de la dignité du mariage, surtout parmi les pauvres gens qui composaient l'Église nouvelle.

La femme (à part la courtisane grecque) n'occupe pas dans la société le rang qu'on lui donne aujourd'hui. Vouloir transporter dans l'antiquité les idées modernes sur le but moral ou religieux du mariage, c'est un anachronisme.

Saint Paul s'était voué entièrement à Christ ; il prêchait l'union mystique avec Christ ; il ne songeait plus pour sa part aux choses de l'amour. Du reste il n'empêche personne de se marier, ou de rester célibataire. Il ne fait qu'une comparaison entre les avantages ou les inconvénients du mariage ou du célibat. Il fait l'éloge des

deux conditions; il n'attribue pas de mérite, de dignité intrinsèque, à l'une ou à l'autre. Il pèse leur valeur respective en ce qu'elle contribue à élever le caractère de l'individu et à fournir des facilités pour servir Dieu.

Paul considère comme ses enfants tous ceux qu'il a appelés à la foi. Il dit comme Jésus : « Quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est celui-là qui est mon frère, et ma sœur et ma mère (Matt. 12/50). » Le cercle de ses affections domestiques s'élargit jusqu'aux confins de l'humanité. Il est plus que père, il est philanthrope. Il se rapproche de Dieu, qui est le père de tous. Comme missionnaire, apôtre itinérant, enfant perdu de l'Évangile, exposant sa vie chaque jour, ne pouvant s'astreindre à un domicile fixe, le célibat lui offre de grands avantages sur l'homme marié qui se doit avant tout à sa femme et à ses enfants. « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse des affaires de la vie, et cela, afin qu'il puisse plaire à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ». 2 Timot. 2/4.

Enfin, dans les versets 7/17-24, il rappelle à ses lecteurs le principe fondamental du christianisme posé par Jésus, et leur fait sentir délicatement que la religion n'a pas à se mêler des questions d'organisation de la vie civile. C'est la distinction de l'Église et de l'État.

Le christianisme n'est pas un ensemble de règles, mais de principes, et l'application de ces principes est laissée à la conscience de chacun.

Il ne veut rien innover aux institutions existantes. Son grand mot est :

« *Que chacun reste dans l'état où il a été appelé.* » Corinth. 7/17-20.)

Le christianisme ne dit pas à l'esclave : Révolte-toi (Philém. 1/11. Ephès. 6/5. Coloss. 3/22), il ne dit pas au soldat : Refuse le service militaire! (Marc 1/. Luc 3/14), il ne dit pas au contribuable : Refuse de payer les impôts injustes! (Matt. 22/21. Marc 12/17. Luc 3/13), il ne dit pas à l'homme marié : Divorce! (1 Corinth. 7/13), ni au célibataire : Marie-toi! (1 Corinth. 7/8).

Mais il dit : Esclave ou libre, riche ou pauvre, humble ou puissant, marié ou célibataire, vivez en chrétiens!

Dans 1 Corinthiens. 9/5, nous voyons que les apôtres, ces frères du Seigneur et Céphas, voyageaient avec une femme, et que si saint Paul ne fait pas comme les autres, c'est qu'il ne le veut pas. Saint Paul semble attacher une sorte de supériorité à son célibat volontaire, par rapport aux autres apôtres, quand ce ne serait que pour ne pas faire supporter ces frais supplémentaires aux pauvres Églises. Il resterait à savoir ce que c'est que cette « femme-sœur », ou « sœur-femme », ἀδελφὴν γυναῖκα.

Si ce sont des épouses légitimes, il faut supposer que tous les apôtres étaient mariés (1), et avaient converti leur femme. Mais nous savons que Jean au moins était célibataire. S'agit-il de Diaconesses comme celles qui suivaient Jésus? D'épouses spirituelles? Nous n'en sommes pas encore au concubinat des prêtres.

D'après Tertullien, De monogamia 8/, ce ne sont pas des

1. Cf. Godet. *Commentaire sur 1 Corinthiens*, 2/33.

épouses que les apôtres menaient partout avec eux, mais des servantes (1).

Il est puéril d'argumenter de ce passage pour prouver qu'un prêtre peut se marier.

Les apôtres étaient mariés avant leur conversion. Il y avait même des prosélytes polygames.

Dans 1 Corinthiens 11/3-15, Paul enseigne l'humilité aux femmes mariées.

Il a la dent un peu dure, comme les vieux célibataires. La femme n'est pas l'égale de l'homme, elle doit se soumettre; elle doit absolument se couvrir la tête pour prier ou prophétiser; l'homme est l'image « de la gloire de Dieu (2) », mais la femme a été prise de l'homme, créée pour l'homme, etc.

Une femme prier Dieu sans avoir la tête couverte! Jugez-en vous-mêmes, mes frères, s'écrie-t-il avec indignation.

Et quelques pages plus loin, dans 1 Corinthiens 14/34-35, il ne garde plus de mesure, mais enjoint rudement: Que les femmes se taisent dans les églises! Saint Paul évidemment n'est pas partisan du Pastorat des femmes (3). Il est curieux de voir quel rôle important les

1. Cf. Pasteur d'Hermas, *visions I et II*. Eusèbe, H. E. 7/30. Concile de Nicée, c. 3.

Lois d'Arcadius et d'Honorius, dans le Code Justinien, 1/3/19.—Saint Jérôme, *Epist. ad Eutichium, de cust. virg.*

2. Hébraïsme fréquemment employé par saint Paul et qui veut dire ici: Jéhovah. On ne prononçait jamais le moi ineffable.

3. Après la femme doctoresse ès-lettres, ès-sciences, en droit, en médecine, pourquoi pas doctoresse en théologie? Une Faculté Suisse

femmes jouèrent dès l'origine dans l'Eglise ; diaconesses, prophétesses, elles faisaient partie du clergé primitif (1).

Le païens s'en moquaient (Tatien, *Oratio ad Græcos*, 33/,. — Minutius Félix, Octavius 9. — Origène ct. Celse, 3/35. — Cyrille ct. Julien l'Apostat, 7/5), et les apôtres s'en inquiétèrent bientôt.

La vie privée et le caractère de saint Paul.

Cependant Paul, quoique ne voyageant pas avec une femme, semble parfois se plaindre d'une écharde dans la chair, d'un ange de Satan, occupé à le souffleter, 2 Corinth. 12/7-9. On s'est demandé à propos de ce passage si Paul n'était pas marié. On a fait mille suppositions sur cet ange de Satan. Il s'agit peut-être tout simplement de l'archi-apôtre Pierre ou d'un autre adversaire de Paul (cf. 2 Corinth. 11/14), qui l'empêchait de s'enorgueillir, en disant du mal de lui dans les Eglises. Mais alors on ne comprendrait pas les termes « σκόλοψ τῇ σαρκί » (2 Corinth. 12/7).

Nous n'avons pas plus de renseignements sur la vie privée de Paul que sur celle de Jésus. Il est difficile de

vient pour la première fois de décerner ce grade à une étudiante, et avec raison. La femme a perdu l'homme, qu'elle le sauve !

« Eh ! quoi, les hommes chercheraient dans la loi le secret de la vie présente et de la vie future et les femmes n'auraient pas le même droit ! » (Talmud, Kidouschim. 54).

2. M. Godt est d'avis que Phébé a été réellement diaconesse. *Comment. sur 1^{re} aux Corinth. 2/470.*

juger Paul impartialement. L'histoire de Jésus nous est racontée par des témoins dignes de foi, dont les récits concordent pour les choses essentielles. Mais il n'y a pas de témoins de la vie de Paul, du moins pour ce qui est rapporté dans ses épîtres. Il faut l'apprécier d'après ce qu'il raconte lui-même de lui-même.

Or il dit parfois des choses étonnantes : il a été ravi au troisième ciel, dans le paradis (2 Corinth. 12/2-4), il a combattu contre les bêtes à Éphèse (1 Corinth. 15/32), etc. Il est notoire que les vrais apôtres, ceux qui ont vécu avec Jésus, l'ont considéré comme un intrus. Le bon Pierre trouve que ce qu'il raconte est parfois bien entortillé (2 Pierre 3/16).

D'après la tradition, saint Paul n'était pas beau, et n'avait aucune éloquence (1) (1 Corinth. 2/1. — 2 Corinth. 10/1-2-10. — 2 Corinth. 11/6). Il l'avoue lui-même (2 Corinth. 11/30. 12/5-9-10). Il ne semble pas avoir eu de goût pour le mariage (1 Corinth. 7/7-8. — 1 Corinth. 9/5). Il avait une très faible santé (Galates 4/14). Il ne prêche pas positivement l'ascétisme, mais il le pratique.

Après sa conversion, il semble avoir mené la vie d'anachorète pendant trois ans dans le Hauran (Galates 1/17). Il jeûne, il a des extases, des visions.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'à l'époque où il parle du mariage (et ceci est très important pour le psychologue), saint Paul est déjà vieux, et en vieillissant, il devient mystique. On ne raisonne pas sur ces matières à cinquante-cinq ans comme à vingt-cinq. C'est un travers

1. Acta Pauli et Thecla, 3. — Philopatris, de Lucien de Samosate, 12. Nicéphore, H. E. 2/37. — 1 Corinth 2/3 — 2 Corinth. 10/10.

commun aux vieillards que d'oublier qu'ils ont été jeunes, et qu'ils ont eu des passions. Saint Paul a dû être très violent; c'est un tempérament ardent. Il a peut-être subi la même évolution que Tertullien et saint Augustin. Chez ces hommes de génie, la force vitale finit par se concentrer dans le cerveau, et alors la partie inférieure de leur être meurt aux choses charnelles. Comme Jupiter, ils n'enfantent plus que par la tête, et leur enfant c'est Minerve, la Sagesse.

On voit la transformation rien que dans les Épîtres postérieures à la captivité. Saint Paul s'adoucit, se calme, s'humanise peu à peu. Il finit par faire des concessions aux faiblesses humaines; il accepte le mariage, et alors il donne des conseils paternels aux époux. Cependant il ne faudrait pas trop accentuer cette transition, plus apparente que réelle (1). Le caractère d'un homme ne change pas à ce point en quatre ou cinq ans.

Dans Romains 7/1-3, Paul déclare qu'une veuve peut se remarier, tandis qu'une femme dont le mari est encore vivant ne peut se remarier sans commettre adultère. On ne voit pas comment une femme juive, à l'époque de Paul pouvait épouser un autre homme sans avoir d'abord reçu la lettre de divorce dont Paul ne parle pas. A moins qu'il n'adopte l'enseignement de Luc 16/18, ce qui est possible, d'autant plus que l'Évangile de Luc paraît être le reflet des idées de Paul (2). Alors Paul n'admet-

1. D'autant plus que l'authenticité de ces épîtres est contestée.

2. Saint Paul ne semble avoir connu que les traditions d'où est sorti l'Évangile de Luc, du moins en matière de mariage.

trait d'autre rupture du lien matrimonial que la mort, et permettrait les secondes noces. Nous n'insisterons pas sur ce passage; le mariage n'est là que pour illustrer un raisonnement de Paul sur ce principe: que la mort rompt les obligations vis-à-vis de la loi.

L'Épître aux Éphésiens.

Avec les Éphésiens, (1) nous entrons dans les Épîtres contestées, mais nous ne pouvons nous occuper ici de la question d'authenticité. Nous ne voyons rien du reste dans ces épîtres qui soit indigne du grand apôtre. Si elles ne sont pas entièrement de lui, il est certain que dans les grandes lignes elles reproduisent sa pensée, et qu'elles contiennent des fragments de lettres écrites ou dictées par lui; son style est assez facile à reconnaître.

Dans Éphésiens 5/22-33, Paul donne des conseils aux gens mariés.

Il engage les femmes à se soumettre à leurs maris, et les maris à aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Il fonde ces rapports sur deux motifs, l'un tiré de l'ancienne alliance, et l'autre de la nouvelle.

« Il est écrit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair (Genèse 2/24) ».

Cet argument avait déjà été employé par Jésus-Christ ;

1. Saint Jérôme. *Comment. sur l'épître aux Éphésiens* 3/5.

Clément d'Alex. *Stromates* 1/3.

Saint Athanase. *De virginitate* 2/2.

Saint Chrysostôme, *Homélie* 20 sur l'épître aux Ephés. 4/.

il fait probablement partie de l'enseignement de la synagogue (1).

Et le nouveau motif, c'est que l'union de l'homme et de la femme est une imitation de l'union mystique de Christ et de l'Église. Et il ajoute : Éphésiens 5/32, τὸ μυστήριον τοῦτο μέγα ἐστίν, (1) ἐγὼ δὲ λέγω εἰς Χριστὸν καὶ εἰς τὴν ἐκκλησίαν.

S'il n'y avait pas le ἐγὼ δὲ λέγω εἰς Χριστὸν, on pourrait croire que la réflexion de Paul s'applique à l'union de l'homme et de la femme dont il vient de parler, et les cinq premiers mots du verset 32 seraient le complément de la phase du verset 31. Mais il ressort de l'examen du contexte que le raisonnement de Paul est terminé après le verset 31, et que sa réflexion du verset 32 s'applique uniquement à l'union mystique de Christ et de l'Église.

Dans ce passage Paul entremêle deux idées en les comparant l'une à l'autre, procédé qui lui est familier. Il parle de l'union de l'homme et de la femme, et de l'union du Christ avec l'Église. — C'est cette dernière qui est un μυστήριον. Paul en parlant de l'ἐκκλησία, se sert d'images pittoresques, et la compare à une vierge pure et sans tache, conduite à Christ, son époux (cf. 2 Corinth. 1/2). Si nous n'étions pas dans la partie parénétique de l'Épître, nous pourrions même croire que c'est l'union de l'Église avec Christ qui est l'objet principal de l'enseignement de Paul, et que l'union de l'homme et de la femme n'est là que pour l'illustrer. (cf. 2 Corinth. 11/2 Math. 25/1. Jean 3/29 Apocalypse. 19/7 s...). Paul a constamment en vue l'unité de l'église; le Christ est la κεφαλή, tout le σῶμα

1. Cf. 1 Timot. 3/16 μέγα ἐστίν τὸ τῆς εὐσεβείας μυστήριον. Est-ce que la piété est un sacrement ? Ce terme de sacrement est bien flottant.

tire de lui son accroissement (Coloss. 2/19), ce qui est, au propre, inexact, mais au figuré, très juste (1). Ici, l'image de la vierge est remplacée par celle de l'épouse. Elle doit la soumission au Christ qui l'a aimée jusqu'à la mort et l'a purifiée par le baptême et par la parole (Éphés. 5/23-25). Christ a tout quitté, père, mère, famille pour s'attacher à son épouse, l'église.

En recommandant à l'homme d'aimer sa femme comme lui-même, Paul applique aux rapports conjugaux la grande maxime de Moïse et de Jésus : Tu aimeras ton prochain comme toi-même (cf. Galates 3/28... il n'y a plus ni homme ni femme, mais vous êtes tous un en Christ).

Comme on l'a remarqué, il a par là relevé la femme tout en maintenant sa subordination. La femme en Orient était presque une esclave. Mais Paul n'est pas partisan de l'égalité des sexes ; il écrit du reste à des païens. Il recommande d'autant plus la soumission aux femmes que quelques-unes avaient exagéré les idées d'égalité chrétienne (cf. 1 Corinth. 11/2 s... 14/34 Timot. 2/12 s... (2).

Il aboutit du reste à l'unité parfaite dans le mariage, une chair. Le mot $\sigma\acute{\alpha}\rho\acute{\kappa}\acute{\iota}\varsigma$ est ici la traduction du mot hébreu בֶּשֶׂר . Cependant la femme est le corps du mari, et le mari est le chef de la femme, la femme est une partie de l'homme. Tous deux sont $\sigma\acute{\alpha}\rho\acute{\kappa}\acute{\iota}\varsigma$ et la $\sigma\acute{\alpha}\rho\acute{\kappa}\acute{\iota}\varsigma$ comprend le $\piνεῦμα$ car le Juif ne distingue pas l'âme du corps.

Si on attache une idée plus restreinte au mot $\sigma\acute{\alpha}\rho\acute{\kappa}\acute{\iota}\varsigma$, il

1. M. Sabatier. *Cours sur l'épître aux Éphésiens*, 1888.

2. Cf. *Église libre* du 15 février 1889, article sur la maréchale Booth.

s'ensuivra l'infériorité énorme de la femme, et le *καλὸν* du célibat s'explique, car pour Paul la *σάρξ* est l'ennemie du *πνεῦμα*, et il ne demande qu'à en être débarrassé (cf. Romains 7/18 s...). La femme est bien unie à l'homme, mais comme *σάρξ* seulement. Elle a été la cause de sa chute, elle l'est encore continuellement, elle est cause du péché, la pierre d'achoppement de l'humanité. L'homme sans doute doit aimer la femme comme lui-même, mais comme son propre corps et rien de plus (Éphés. 5/28.29.) La femme est la *σάρξ* de l'homme (Éphés. 5/29) ; il faut l'aimer, la nourrir et l'entretenir comme telle. Le mari est le chef de la femme comme Christ est le chef de l'Église, laquelle est son *σῶμα* (Éphés. 5/23).

Or l'affection de la chair donne la mort ; l'affection de la chair est ennemie de Dieu ; ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu (Rom. 8/6.7.8.). La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit ; ceux qui sont à Christ ont crucifié la chair, etc. (Galates 5/17.24).

Dans le *σῶμα* du mariage, l'homme est la tête où réside le *πνεῦμα* de Dieu (Genèse 2/7). La femme est la *σάρξ*, tirée de la partie matérielle de l'homme (Genèse 2/23).

Ce mystère aussi est grand, car cette interprétation nous conduit à la dualité d'où est sortie l'idée ascétique.

Dans le parallèle mystique entre l'union des époux et l'union de Christ avec l'Église, Christ est appelé le Sauveur du corps, sauveur au sens large, *σωτήρ*, conservator, celui qui rend quelqu'un sain et sauf, lui assure l'existence, terme qui doit pouvoir s'appliquer aussi au mari (1).

1. Ce mot *σωτήρ*, de l'hébreu *יְשׁוּעָה* (Jésus) semble renfermer un jeu de mots symbolique.

De même, l'homme est le sauveur de la femme en deux sens, il la conserve et la sauve διὰ τῆς τεκνογονίας (1 Timot. 2/15).

Quant au mot μυστήριον, les catholiques l'ont traduit par sacrement.

Cette traduction peut se soutenir. Mais il est à remarquer en tous cas, que cette interprétation est personnelle ἐγὼ δὲ λέγω... (Éphès. 5/32).

Ce serait donc Paul et non Jésus-Christ qui aurait institué le sacrement (1).

Le sacrement du mariage.

Le sacrement du mariage a été institué par l'Église catholique par réaction contre le discrédit dans lequel le mariage était tombé, par suite des progrès et de la glorification du célibat.

Il fut, il est vrai, jusqu'au Concile de Trente, classé le dernier, admis comme par grâce.

1. Encyclop. Lichtenb, art. *Sacrement*. — F. Bungener, *Concile de Trente*, tome II, p. 224 s... De Bèze a traduit : *Mysterium hoc magnum est*.

Calvin, dans l'*Institution*, livre 4, chapitre 19, traite du sacrement du mariage. Les arguments qu'il emploie nous paraissent aujourd'hui choquants; mais c'était le style de l'époque.

Cf. Concile de Trente, session 24. *De matrimonio*, can. 1.

Cf. Digeste 23/2/1. *Nuptiæ sunt conjunctio maris et fœminæ, et consortium omnis vitæ; divini, et humani juris communicatio*.

En ne voyant plus dans le mariage qu'un contrat civil, ne sommes-nous pas inférieurs aux Romains ?

Il suffit de rappeler ici que la notion des sacrements et leur nombre ont varié avec chaque période de l'histoire de l'Église et qu'aujourd'hui encore on ne s'entend pas à ce sujet (1). On a compté jusqu'à 12 sacrements (Damien. Onzième siècle. Oper. II, p. 167 s...).

Pierre Lombard (+ 1164) fut le premier à fixer à sept le nombre des sacrements, y compris le mariage. Thomas d'Aquin justifia ce nombre mystique (2) qui fut adopté définitivement au Concile de Latran en 1215.

Le mariage fut classé parmi les sacrements de la Nouvelle Alliance, par distinction avec les rites de l'Ancienne, et parmi ceux qui s'administrent plusieurs fois, ce qui implique la possibilité des secondes noces.

A partir de la Réforme, la notion de l'*opus operatum* est écartée; la nature de l'action des sacrements est déterminée par les dispositions de celui qui les reçoit; ils ne sont plus rien sans la foi; mais que sont-ils avec la foi? (3).

La Confession d'Augsbourg (1530) admet 3 sacrements, art. XI, le Baptême, la Sainte Cène, la Pénitence.

La Confession de La Rochelle, *confessio Gallicana*, rédigée en 1559 au premier synode général tenu à Paris, et

1. Cf. Bonifas. *Histoire des Dogmes*, tome II, p. 236. 411. 512. 444. 453. 520.

2. Le fameux chiffre 7 de la Bible vient des 7 planètes des Chaldéens. La religion chaldéenne a commencé par l'Astrologie, et les mythes solaires et planétaires ont laissé des traces jusque dans les Évangiles.

3. D'après le catéchisme du Concile de Trente (*Le Sacrement du Mariage*, par. V), le sacrement du mariage est le signe de l'union de Jésus-Christ avec l'Église.

renouvelée à la Rochelle en 1571, n'en admet que deux, le Baptême et la Sainte Cène.

Les mystiques allèrent plus loin, et rejetèrent tout sacrement.

Le Concile de Trente (1545-1563) confirma le nombre de 7 sacrements, en ajoutant (ce qui était une nouveauté) que tous ces sacrements avaient été institués par Jésus-Christ et que *tous* étaient nécessaires au Salut. Le mariage est ainsi relevé et mis sur le même rang que le Baptême et la Sainte Cène.

Quand nous aurons un catéchisme réformé officiel, nous saurons peut-être au juste ce que c'est qu'un sacrement, et s'il faut s'en tenir à la définition de Pierre Lombard et de Thomas d'Aquin.

D'après Calvin (*Catéchisme français*, publié en 1537) (1) « le sacrement est un signe extérieur par lequel le Seigneur nous représente et testifie la bonne volonté envers nous, pour soutenir l'imbécillité de notre foi, ou (pour dire plus brièvement et plus clairement) c'est un témoignage de la grâce de Dieu, déclaré par signe extérieur ». C'est bien vague et cela peut s'appliquer à tous les rites.

Actuellement la cérémonie du mariage dans le Protestantisme est moins qu'un sacrement et plus qu'une bénédiction. La preuve s'en trouve dans les Liturgies. On ne sait à quelle époque précise la bénédiction du mariage s'est faite dans l'église ; probablement à l'époque même où l'on a construit les églises.

Le rite a surgi avec l'édifice. Le mariage juif se faisait

Cf. Institution chrétienne 4/14, *définition du sacrement*.

dans la famille, et le mariage païen dans le temple (1). Le mariage chrétien s'est inspiré des deux, surtout du rite païen, l'immense majorité des chrétiens se recrutant parmi les païens.

Il est curieux d'observer que dans la Liturgie moderne on a conservé les formules en usage à l'époque où le mariage était purement religieux.

Le ministre (*Liturgie réformée*) demande aux époux les

1. Pour les détails sur le mariage Romain, cf. *Rome au siècle d'Auguste*, par Dezobry, tome III, lettre 58. « Le pouvoir civil n'intervient point dans les mariages; mais il n'en est pas de même du pouvoir religieux. Le Pontife Maxime, chef de la religion, et le prêtre du Roi des Dieux, le Flamme Dial, président aux mariages et les consacrent ». Ils se rendaient à domicile précédés des faisceaux. Mais il s'agit ici du mariage par *confarréation* (pain de far, panis farreus, apporté par la mariée et présenté à Junon) qui ne se faisait qu'à Rome et dans les familles patriciennes. Déjà à l'époque d'Auguste le mariage par confarréation était presque tombé en désuétude, et n'était plus guère pratiqué que dans les familles sacerdotales. Gaius 1/112.

Le mariage ordinaire était un mariage civil devant le prêteur. Le mari achète sa femme, c'est la *coemptio*. Gaius 1/113.

Quant aux prolétaires, ils pratiquaient le mariage *usu*. (Gaius 1/3 1/111 1/440), sans aucune formalité, ni civile, ni religieuse. Il suffit que la femme cohabite avec l'homme pendant une année entière sans avoir couché trois nuits hors du domicile conjugal.

2. Pour les détails sur le mariage juif, cf. Stapfer. *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, chap. 7. 8.

3. Les anciens Hébreux ne paraissent pas avoir connu le mariage religieux. Les Rabbins allaient aux noces, mais simplement à titre d'amis de la famille. Les prêtres ne donnaient pas de bénédiction nuptiale dans le temple de Jérusalem; c'étaient les parents qui bénissaient les nouveaux époux (Genèse 24/60, Ruth 4/11, Tobie 7/15).

Jésus est allé aux noces de Cana, mais il n'a béni aucun mariage

engagements de fidélité, de soumission, etc... qui sont aujourd'hui demandés à la mairie par l'officier de l'état-civil, et après la réponse des conjoints, il les déclare *en conséquence* unis par le mariage, comme s'ils ne l'étaient pas déjà.

On peut faire remonter l'obligation de la cérémonie religieuse du mariage jusqu'au siècle apostolique, mais les documents primitifs sont des plus rares. Nous nous contentons d'indiquer brièvement ceux que nous avons pu trouver, et qui sont, nous le reconnaissons, pour la plupart sujets à discussion, non comme authenticité, mais comme interprétation.

Premier siècle. — Éphésiens 5/32. — 1 Corinthiens 7/39.

Second siècle. — Ignace. *Épître à Polycarpe* 5/2 (1).
Tertullien, *ad uxorem*, 9/ (2).

Evariste évêque de Rome. *Acta*.

Troisième siècle. — Calliste, évêque de Rome (217-222)
Lett. ch. 5 (3).

Il n'a institué aucun rite à ce sujet. Ses disciples n'ont pas donné davantage la bénédiction nuptiale.

L'usage de la bénédiction nuptiale en tous cas, paraît établi dès le second siècle.

1. Cette lettre est authentique. Personne n'aurait osé à la fin du second siècle traiter aussi cavalièrement Polycarpe qui était Évêque, et alors très considéré.

M. Massebiau. *Cours de Patristique* 1888.

2. Le traité *Ad uxorem* a été écrit tout à la fin du second siècle et peut-être au commencement du troisième, vers 203.

3. Cette lettre aurait bien pu être composée au ix^e siècle. C'est ce Calliste qui, d'après les *Philosophoumena*, publiés en 1851 par M. Mil-

Clément, d'Alexandrie, *Pédagogue*, 3/2.

Quatrième siècle. — Damase, dans la vie de Silvestre I, fait pape en 314 (1).

Concile de Rome tenu sous Silvestre, l. 13.

Lettre du Pape Sirice (385) à Himère, évêque de Tarracone, c. 4. (dans Denis le Petit, tome I, de Justel, p. 191) c. 9.

Concile de Carthage (398) c. 13.

Saint Grégoire de Naziance, lettre 57 à Anysius.

Saint Ambroise, à Vigilius, lettre 19, contre les mariages mixtes.

A partir du v^e siècle, les témoignages deviennent trop nombreux pour être rapportés ici. De leur examen il ressort que le rite catholique a continué le rite juif et le rite païen.

Au viii^e siècle, la loi des Visigoths, livre XII, rend obligatoire la bénédiction nuptiale.

L'empereur Léon le Sage, au neuvième siècle, const. 89, casse et déclare nuls tous les mariages qui ne sont pas bénis par un prêtre.

Au xi^e siècle, non seulement le mariage doit être béni pour être valable, mais il est nul si le prêtre change les paroles de la bénédiction.

Ier, toléra des évêques bigames et trigames, et permit aux femmes d'avoir un amant. Ce relâchement suscita le Montanisme. Mais Montanus eut lui-même deux ou trois femmes, appelées prophétesses, Maximilla, Priscilla.

Cf. Samuel Berger. *Encyclop. Licht. Calliste.*

1. Témoignage douteux. Ce passage paraît tiré de la première lettre de Sirice, c. 9.

Le concile de Latran, tenu sous Innocent III en 1215, défend aux prêtres d'exiger de l'argent pour la bénédiction nuptiale, qu'il appelle un sacrement.

Le Concile d'Arles de 1260, C. 4, excommunie ceux qui se marient sans aller à l'église, ainsi que les assistants.

Le Concile de Vienne en 1312, fait une déclaration très importante, mais un peu imprudente, d'où ressort ce qui paraissait sous-entendu dans une quantité des décisions antérieures de l'Église universelle, savoir : que le mariage est un sacrement comme les autres, l'intervention du prêtre est indispensable, mais il y a néanmoins une différence : le prêtre administre les autres sacrements, il ne fait que solenniser le mariage par la bénédiction.

Le Concile de Trente, 1563, session 24, donne une décision ambiguë : la validité du mariage ne dépend pas de la bénédiction nuptiale; il suffit du consentement des époux, et de la présence du curé avec deux témoins.

Mais la plupart des Églises conservèrent toute la force à la bénédiction nuptiale, ainsi que le Droit civil.

L'article 248 de la Coutume de Paris, réformée en 1580, déclare que le Douaire ne commence que du jour de la bénédiction, tandis que par l'ancienne coutume, article 136, il commençait du jour des épousailles.

Liturgie réformée du xvi^e siècle.

Une des plus anciennes est la Liturgie Allemande tirée de la Liturgie Anglaise de 1550, d'Édouard VI. On y voit que le mariage qui n'est pas célébré par le ministre est nul.

En Angleterre, les Lois Ecclésiastiques d'Henri VIII et

d'Édouard VI, De matrimonio, C. 2, déclarent nul le mariage non béni à l'Église.

Dans la Liturgie de Strasbourg de 1551, le ministre ne fait qu'appeler les bénédictions célestes sur les contractants. De même la Liturgie de Francfort de 1553. Ici la notion du sacrement a disparu.

— Nous ne pouvons continuer ces citations (1); nous croyons seulement qu'à toute époque le mariage a été considéré comme un rite religieux.

On s'en convaincra par l'étude des actes du culte. « *Le culte a toujours été le revêtement exact des idées. On pourrait parfaitement faire une histoire des Dogmes avec l'histoire du Culte* (2) ».

Les Colossiens. — Seconde à Timothée. — Philippiens.

Dans Colossiens 3/18,19, Paul ne fait que répéter ce qu'il a dit dans la lettre aux Éphésiens (5/22,25), à propos de l'amour du mari et de la soumission de la femme, et engage de plus les maris à la patience. On sait quel parallélisme étroit existe entre ces deux épîtres. M. Sabatier les appelle justement les deux sœurs siamoises ; elles

1. Cf. *Projet de révision de la liturgie des Églises Réformées de France*, par E. Bersier, Paris 1888. On imprima à Serrière, près Neuchâtel, en 1533, un essai de Liturgie Française. Mais la vraie Liturgie Réformée date de Calvin, à Strasbourg, 1538-1541, réimprimée à Genève en 1542.

2. M. Viguié. *Cours de l'histoire du culte chrétien*, 1889.

tiennent l'une à l'autre par une membrane intérieure qui les rend inséparables.

Dans 2 Timothée 2/4, saint Paul rappelle la nécessité pour le soldat du Christ de renoncer à tous les plaisirs et à toutes les affaires (cf. 1 Corinthiens. 9/25 Tout homme qui combat, s'abstient de tout...). On sait que les athlètes et les gladiateurs étaient soumis à un régime spécial dont la continence absolue formait la base (1).

On a voulu voir dans Philippiens 4/2-3, une allusion à une femme, une compagne, γνήσιε σύνζυγε, que Paul aurait laissée à Philippi, peut-être Lydie, la marchande de pourpre (alias Thecla. Cf. Tertullien. De baptismo 17/. Philip. 4/15,16,18, 2/25). Quant à Évodie et Syntiche (2), ce

1. Quelquefois les Lanistes bourraient au contraire les Tirones de la pâtée gladiatoriale, gladiatoria sagina, afin qu'ils eussent plus de sang à répandre. Tacite, hist. 2/88. Senèque, Épist. 37.

2. On a fait beaucoup de suppositions sur les personnes désignées dans ce passage des Philippiens. Évodie et Syntiche étaient peut-être deux dames de Philippi qui se disputaient, ce qui troublait l'Église naissante.

On a fait sur ces noms du faux symbolisme. Évodie (parfum de bonne odeur) ὀρθοδοξία, c'est le Judéo-Christianisme. Syntiche (par fortune) συντυχή, venu à l'Évangile par fortune, ce sont les Pagano-Chrétiens.

Le γνήσιος σύνζυγος, conjoint légitime ; d'après Schwegler, c'est l'apôtre Pierre ! d'après Renan, c'est la femme de Paul (cf. Clément d'Alex. Shôm. 3/6. Eusèbe H. E. 3/24). Mais pourquoi l'appellerait-il γνήσιος légitime ? (Contra, 1 Corinth. 7/8 1 Corinth. 9/.

On y a vu le mari d'une des deux dames, mais il aurait été mal choisi pour rétablir la paix.

Enfin on a vu dans σύνζυγε un nom propre, ce qui est difficile avec

sont plus que des diaconesses, car elles ont « combattues avec Paul pour l'Évangile. Nous y voyons des Pastouresses de la primitive Église, et il en était sans doute de même de la γνήσιε σύζυγε (cf. 1 Timot. 5/3-16. Tite 2/3-5).

Paul avait des collaboratrices un peu partout (cf. Phœbe, Priscille, Marie, Tryphon, Tryphène, Perside, Julie, *Romains* 16). (Claudie. 2 Timot. 4/21). (Appie, Philém. 1/2). etc.

Les épîtres pastorales.

Avec les Épîtres pastorales apparaît la notion nouvelle de la monogamie, et la question du mariage des ministres de l'Évangile.

Dans Tite 1/5-6 l'apôtre ordonne à Timothée d'établir des pasteurs dans chaque ville, et de choisir des hommes maris d'une seule femme, μιᾷ γυναικὶ ἀνδρ.

Dans Tite 2/3-5 l'apôtre donne des recommandations au sujet des πρεσβυτέρων (sans doute les Diaconesses) qui doivent montrer aux jeunes filles l'exemple des vertus chrétiennes; il ne faut pas les choisir à la légère.

Dans 1 Timothée 2/9-15 l'apôtre donne les instructions aux femmes chrétiennes, leur enjoignant la pudeur, la modestie, les bonnes œuvres, le silence et une entière soumission.

γνήσιε. Ce serait un affreux calembour, mon véritable Suzuge, voulant dire en même temps collègue, compagnon.

Il leur défend d'enseigner (1) et de prendre aucune autorité sur le mari, « car Adam fut formé le premier, et Ève ensuite (2). Et ce ne fut pas Adam qui fut séduit, mais la femme ayant été séduite, fut cause de la transgression » (1 Timoth. 2/13-14).

Saint Paul s'appuie encore sur le vieux texte Jéhoviste. Celui-ci, en tirant la femme de l'homme veut évidemment enseigner l'inégalité des sexes, la subordination et l'infériorité de la femme. C'est le fondement de la loi d'obéissance, fondement d'autorité.

Sans doute il y eut là un motif louable, mais dont on a grandement abusé pour avilir la femme (3). L'histoire de la chute par la faute de la femme n'est pas très généreuse et repose sur le même motif. Cet Adam qui se laisse séduire et accuse sa femme pour se disculper ne nous est pas très sympathique. Nous préférons la conception Élohiste où la femme est considérée comme l'égale de l'homme.

L'apôtre ajoute (1 Timoth. 2/15) : cependant la femme sera sauvée en devenant mère si (elles) (ou ils) demeurent dans la foi, etc.

La femme est donc perdue, plus encore que l'homme ; son salut est présenté comme une grâce spéciale accordée

1. Le christianisme a dû se propager dans le monde païen au moyen de réunions, de conférences, où s'ébauchait le culte, et où parlaient indistinctement les hommes et les femmes. Il suffit d'aller de nos jours dans les salles Mac-All pour voir le tableau de l'Église primitive.

2. Cf. Kurtz 2/190, *les mésaventures d'Adam androgyne*, par Gottl. Arnold 1714.

3. Dans la Genèse Hindoue (antérieure à celle de Moïse) c'est tout le contraire, c'est Adima qui commet la faute et c'est Èva qui l'excuse et intercède pour lui.

à deux conditions, διὰ τῆς τεκνογονίας... ἐν μένῳσιν ἐν πίσσει. Mais le διὰ n'indique ni une condition ni un moyen. On ne voit pas comment l'enfantement sauverait la femme mariée plutôt que la vierge ou l'épouse stérile (1) ; l'apôtre aurait dit, διὰ τοῦ τέκτειν. Il nous semble plutôt qu'il indique que la femme sera sauvée malgré l'enfantement (cf. 1 Corinth. 3/15. 13/12), et cela est plus conforme aux idées générales de Paul sur le célibat ; ἐν indique la condition du salut (contra, Jean 3/17. — Actes 15/11. — Romains 5/10).

On a douté que ce texte ait un sens matériel (2). Il voudrait dire que la femme sera sauvée si elle est fidèle à son rôle de mère de famille, rôle qui consiste à élever ses enfants dans la crainte de Dieu, etc... Mais ce n'est plus de la traduction, c'est du commentaire; μένῳσιν indique un sujet pluriel et semble se rapporter à Adam et Ève, c'est-à-dire aux deux époux, et non aux enfants. Alors le sens serait : « Cependant la femme sera sauvée, par le fait de devenir mère, quoique cela provienne du péché, pourvu que les conjoints demeurent fidèles, etc. »

Dans 1 Timothée 3/1-12, l'apôtre revient au mariage du ministre de l'Évangile. L'Évêque et le Diacre doivent être maris d'une seule femme, μίς γυναῖκος ἄνδρα (Vulgate, unius uxoris virum) (Cf. Tit. 1/5-6).

Nous ne pouvons voir dans ces passages la polygamie

1. Il y a peut-être dans ces mots de Paul un sens profond : le salut consiste dans la vie éternelle qui elle-même consiste dans la perpétuité de l'espèce. Mais cette idée est plutôt de Jésus que de Paul.

2. Reuss. *Les épîtres Pauliniennes*, p. 338.

successive. Pourquoi un veuf remarié n'aurait-il pu être Diacre ou Évêque ? Nous croyons qu'il s'agit de la polygamie actuelle. (1) Tite et Timothée sont l'un en Crète, et l'autre à Éphèse, au milieu des Pagano-Chrétiens, et non parmi les Juifs. Il est vrai que l'église d'Éphèse était déjà constituée depuis quelque temps, mais l'idéal moral des néophytes n'était pas très relevé. Paul est obligé de recommander aux femmes et aux Diares de ne pas s'enivrer (1 Timot. 3/8.9. Tite 2/3). Paul admet les secondes noces (Romains, 7/1-3), et même ordonne aux jeunes veuves de se remarier (1 Timot. 5/13). On dit que Paul, dans les Pastorales vise l'hérésie du gnosticisme naissant, et que ces gnostiques préconisaient le célibat (1 Timot. 4/3). Mais ce n'est pas parmi ces hérétiques que Timothée aurait été choisir des Diares et des Évêques (2).

1. Cf. Canones Apostolorum.

16/ Qui post baptismum duabus implicitus fuit nuptiis, aut concubinam habuit ; is Episcopus, aut Presbyter, aut diaconus, aut denique in consortium sacerdotati esse non potest.

18/ Qui duas sorores duxit, aut consobrinam : clericus esse non potest. .

2. On pourrait faire un travail intéressant sur la polygamie, ne fût-ce qu'au point de vue des Missions. Il reste encore environ 800 millions de païens à convertir et la plupart appartiennent à des peuples polygames et esclavagistes. Certaines idées bibliques choquent nos préjugés modernes, mais le jour où il s'agira de faire pénétrer sérieusement le christianisme au centre de l'Afrique, dans l'Inde, la Chine et autres pays polygames, on sera bien aise de se rappeler que la Bible autorise la polygamie et l'esclavage. On s'est laissé devancer sur ce point par l'Islamisme.

De même déjà les hommes généreux qui ont entrepris la conversion

Quant aux Crétois, on sait ce qu'ils valaient (cf. Tite 1/10-16) menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux, pervers, imposteurs, souillés, incrédules, abominables, rebelles, etc.

Dans 1 Timothée 4/1-3 l'auteur vise justement ces hérétiques précurseurs de Malthus, qui défendent de se ma-

d'Israël trouvent bon de reconnaître que Jésus-Christ n'a pas aboli la circoncision, et que saint Paul l'a pratiquée par prosélytisme.

Pour que le christianisme devienne universel, il faut qu'il se plie d'abord aux mœurs et aux habitudes des divers peuples, sauf à les modifier ensuite avec ménagement, et il le peut, puisqu'il n'est qu'un principe. Il ne s'est établi en Europe qu'en se paganisant.

Faute de faire quelques concessions au tempérament des races Latines, le Protestantisme végète en France, et ne peut s'implanter en Italie, en Espagne et dans l'Amérique du sud.

Sans la destruction de Jérusalem par les Romains on ne voit pas comment les Apôtres et les premiers missionnaires auraient pu renverser tout d'un coup le Temple et fonder des Églises en Palestine. On n'impose pas une religion du jour au lendemain.

« Chrétien ou Juif, Musulman, Sabéen ou idolâtre, l'Africain est polygame, sans acception de culte, parce que la nature l'a ainsi voulu en grossissant la proportion des femmes, et en n'accordant à celles-ci qu'une courte fécondité en regard d'une faculté prolifique longtemps persistante chez l'homme ; tant il est vrai que les mœurs des peuples ont, au-dessus de la sphère des volontés individuelles, des causes primordiales, auxquelles il leur faut obéir, en dépit des règles qui paraissent les meilleures à notre prétendue sagesse Européenne ». *L'Afrique* par d'Avezac, Paris 1844, p. 24.

« Ego sane fateor me non posse prohibere si quis plures velit uxores ducere, nec repugnat sacris litteris ». Luther, *lettre à G. Bruck* 13 janvier 1524.

rier (1). Étaient-ils esséniens, ébionites, gnostiques, dualistes, voyant le mal dans la matière? Ce passage à première vue semble détonner au milieu de l'Épître; mais il faut se rappeler que si Paul est partisan du célibat, il n'a jamais défendu le mariage, et considère comme de faux docteurs ceux qui vont jusque-là. Il veut pour tous la liberté en Christ. Il recommande bien de fuir les plaisirs charnels et de tenir son corps en bride, mais il est opposé aux pratiques extérieures, aux macérations, aux austérités qui rendent l'homme malheureux dans cette vie, et ne lui assurent pas le salut, parce qu'elles sont impuissantes à convertir le cœur.

Enfin, dans 1 Timothée 5/3-16 l'apôtre s'occupe des veuves, *χῆραι*.

Les veuves semblent avoir joué un certain rôle dans l'organisation de la primitive Église (2) (actes 6/1, 9/39-41. 12/12. Philip. 4/2. *Hermæ pastor* 2/4), soit comme Diaconesses, soit dans un ordre spécial, sorte de presbytérat féminin.

Ces pastorats des femmes était presque indispensables en Orient pour faire de la propagande, et même de simples visites, car les hommes n'y sont pas admis à voir les femmes dans l'intérieur des maisons, et la plupart des femmes ne peuvent sortir que rarement (cf. Clément d'Alex. Strom. 3/6).

1. Cf. Kurtz, 2/263. Les sectaires du xviii^{me} siècle opposés au mariage, Eva de Butlar, David Bär, Kohler, etc.

2. Dans le Judaïsme les veuves étaient exploitées par les Scribes. (Matt. 23/14 Marc, 12/40).

Il ne faut enrôler (καταλείσθω) que celles qui sont âgées d'au moins 60 ans, et qui ont été femmes d'un seul mari, ἐνδὲς ἀνδρός γυνή.

Comme la polyandrie n'était pas pratiquée, l'apôtre emploie un euphémisme pour désigner les femmes qui ont vécu dans le désordre, ou les divorcées remariées (cf. 1 Timot. 5/6, 5/11). Il faut des veuves qui soient véritablement veuves et qui vivent seules (1 Timot. 5/3, 5. 16), soient qu'elles aient été abandonnées de leurs enfants, soit qu'on fasse allusion au concubinage.

La femme qui reçoit le Diaconat doit être assez âgée pour avoir renoncé à toute idée de mariage. Quand elles sont plus jeunes, elles peuvent tomber dans le désordre et compromettre ainsi l'Église. Cela est déjà arrivé (1 Timot. 5/15. Cf. Talmud de Babyl. Sota 22 a).

Il y a ici un indice du célibat obligatoire imposé aux Diaconesses, mais il n'est pas bien pénible à 60 ans pour une femme (1).

Les autres écrits du Nouveau Testament.

Après les Épîtres de Paul, nous en finirons avec les autres écrits du Nouveau Testament.

Dans les Actes, on ne parle pas du mariage. On voit seulement, Actes 2/19, que Philippe, Évangéliste et Diacon, avait quatre filles vierges qui prophétisaient.

1. Cf. Les curieuses homélies de saint Jean Chrysostôme: *Que les vierges canoniques ne doivent point avoir d'hommes chez elles. Contre les clercs célibataires qui ont des vierges dans leur maison.*

Dans la primitive Église, les Apôtres, les Prophètes, et les Évangélistes se mariaient, et à plus forte raison les Diacres (1).

L'Épître aux Hébreux 13/4 relève la notion du mariage, en déclarant « qu'il est honorable entre tous, et le lit sans souillure, mais que Dieu jugera les fornicateurs et les adultères ». Il n'y a point de grâce spéciale attachée au célibat ou au mariage. Si la fornication est propre au célibat, l'adultère est attachée au mariage, et dans un état comme dans l'autre, il faut se conduire vertueusement.

Dans le premier Épître de Pierre, 3/1-7, on engage les femmes à la soumission, la pureté et la modestie, et les maris à la prudence et l'indulgence envers leurs femmes.

Dans l'Apocalypse,

On réproouve les Nicolaïtes qui vivaient dans la débauche 2/15 (cf. Clément d'Alex. Strom. 3).

On blâme les écarts des prophétesses 2/20.

On exalte les hommes qui sont restés vierges et ne se sont pas souillés avec les femmes 14/4.

Ce dernier verset est très significatif. On y proclame la sainteté du célibat absolu.

C'est le mariage lui-même qui est atteint. Aussi ce verset a embarrassé les Commentateurs, surtout si l'on admet que l'Apocalypse a été rédigée par un chrétien du premier siècle. Cela rentrerait bien dans les idées de

1. Les épitaphes d'Écclésiastiques citent des Diacres mariés, des prêtres pères de famille, notamment en 389, 397, 472 ; quelques Évêques mariés ou pères, des vierges de Dieu, vierges sacrées, saintes. Encyclop. Licht. *Catacombes*.

saint Jean, qui ne s'est jamais marié, et que Jésus préférait aux autres apôtres, parce qu'il était vierge (saint Jérôme, liv. I, *contra Jovinianum*).

Au témoignage du Nouveau Testament on pourrait ajouter celui du Pasteur d'Hermas, qui a fait partie du canon primitif. On y fait l'éloge du jeûne, de la pauvreté, du célibat. De même dans les épîtres de Barnabas et de Clément de Rome.

Avec la $\Delta\iota\delta\alpha\chi\eta$ commencent les capitulations, les compromissions : *Si tu ne peux pas être parfait, fais ce que tu peux* » 1/6.

Mais nous nous arrêtons au seuil de la Patristique.

Ce qui surnage dans ce rapide examen du Nouveau Testament, ce sont deux petites phrases, bien authentiques, l'une de Jésus-Christ (Matt. 19/12), et l'autre de saint Paul (1 Corinth. 7/1) et un fait, le célibat de Jésus et de saint Paul.

Ce n'est pas beaucoup en apparence, mais pourtant cela est gros de conséquences.

SECONDE PARTIE

Origine des idées de Jésus et de Paul, concernant le mariage.

Quoique ni Jésus-Christ, ni saint Paul n'aient laissé de règles précises sur le mariage, on ne peut nier que de l'ensemble de leur vie, de leur doctrine, se dégage un enseignement qui pousse au célibat, comme à un état préférable au mariage. Cela est reconnu par tous les exégètes impartiaux (1).

Mais nous arrivons à la grande question. Dans leur pensée, cet enseignement était-il transitoire ou permanent ? Quelles sont les idées qui lui ont donné naissance ? On parle de l'Ascétisme et de la Parousie. Nous en dirons donc quelques mots.

L'Ascétisme. — L'ascétisme n'est pas un phénomène particulier à un peuple donné, mais bien plutôt un phénomène général ; il semble inhérent à un certain état d'esprit de l'homme, et s'est manifesté dans les contrées, les époques et les nations les plus diverses. On le retrouve

1. Cf. Concilium Tridentinum, sessio 24. *De sacramento matrimonii*, canon X. Si quis dixerit statum conjugalem anteponendum esse statui virginitatis, vel cœlibatus, et non esse melius ac beatius manere in virginitate, aut cœlibatu, quam jungi matrimonio, anathema sit

au fond de toutes les religions. Il paraît basé sur le dualisme de l'esprit et de la matière, et impliquer la croyance à la vie future, ou plutôt c'est la croyance à la vie future qui a engendré le dualisme.

Or les anciens hébreux n'ont jamais cru à l'immortalité de l'âme, *nî* à la vie future. De là, leurs idées sur le mariage; l'homme ne revit que dans ses enfants. Mais ces idées se sont modifiées environ deux siècles avant Jésus-Christ (1).

A l'ancien Scheol habité par les Rephaïms (Nombre 16/30. Ps. 63/10. Job. 3/13. Job. 10/21-22. Eccles. 9/10. Isaïe 14/10. 38/18-19), et d'où l'on ne revient jamais (Job. 7/9-10. Isaïe 26/14. Prov. 2/19) succèdent le Paradis et l'Enfer, le royaume de lumière et le royaume des ténèbres. La version des Septante donne naissance à des livres apocryphes où l'on voit affirmer l'immortalité de l'âme. (La sagesse de Salomon. Sap. 2/23, 3/1-4, 5/16). D'autre part, les Esséniens professaient la même croyance (F. Josèphe. *Guerre des Juifs*, 2/12). De même Philon (*quod det. pot. ins.*, 1/307, 1 *Leg. all.* 1/45-49. *De conf. ling.*, 1 408).

Vers 167 Daniel 12/2.3. parle de la résurrection des corps, et cette idée se retrouve dans l'apocalypse d'Hénoch,

1. On ne connaîtra pas le christianisme tant qu'on n'aura pas étudié à fond le Judaïsme pendant les deux ou trois siècles antérieurs à l'ère chrétienne, dans le monde Judéo-Alexandrin comme en Palestine. La Palestine est le creuset où sont venues se fondre les religions de l'Orient et de l'Occident. De cette fermentation, de ce bouillonnement des idées, Jésus-Christ est sorti comme le grain d'or pur resté au fond de la coupelle.

(Compilation, — 110 à + 100 ?) dans celle de Baruch (+ 30 ?) dans le Psautier de Salomon (+ 50 ?), dans le second livre des Maccabées en 163 (12/43 s....), dans le quatrième livre d'Esdras (+ 80 ?), dans le Schémôné-Esré (les 18 actions de grâces c. 2.), dans la Mischnah. Malgré l'opposition des Sadducéens et des Samaritains, les Pharisiens établirent le dogme de la résurrection des morts (cf. Actes 23/6-9).

Si cette idée était sortie de l'esprit juif, elle n'aurait pas été combattue par la plupart des Juifs (1).

Il faut en chercher la source dans le Mazdéisme, dans les écrits platoniciens étudiés par les Juifs Alexandrins, et aussi dans le Bouddhisme (2).

Le dualisme.

Mais en même temps que cette croyance, le dualisme se glisse dans l'esprit juif, dualisme dans la divinité, dualisme dans l'homme. Il y a un bon Dieu et un diable, l'âme est indépendante du corps. Mais l'Hébreu n'a jamais pu concevoir cette métaphysique. Pour lui, l'âme est insépa-

1. Ed. Montet. *Revue de l'histoire des religions*, tome 9, 1884.

2. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques* 3/4/1: Il y avait des moines Bouddhistes en Syrie et à Babylone... Babylone était devenue depuis quelque temps un vrai foyer de Bouddhisme. Le Sabisme était le Baptême, la religion des Baptêmes (le verbe araméen Seba, origine du nom des Sabiens, est synonyme de βαπτίζω). Les Elchasaïtes, ^Secte Sabienne ou Baptiste, habitaient le même pays que les Esséniens (le bord oriental de la mer Morte) et furent confondus avec eux. cf. Épiphanes adv. hœr. — Philosophoumena 5. 10.

nable du corps ; elle ne peut subsister sans un corps quelconque : l'âme c'est le sang (1) (Deutér.12/23. Lévit.27/3).

Pour Jésus, après la résurrection on sera comme les anges, c'est le corps qui ressuscitera. Du reste il faut bien que le corps ressuscite pour subir le jugement.

Jésus n'aime pas les Pharisiens. Il ne parle jamais de l'immortalité de l'âme, mais de la vie nouvelle dans le corps ressuscité.

Saint Paul était Pharisien. Pourtant il s'en tient aussi à la résurrection dans un corps glorifié, et ne se sépare pas de Jésus à ce sujet.

L'idée de l'immortalité de l'âme n'est ni chrétienne ni Paulinienne : l'Église a innové en adoptant les théories de Platon sous l'influence des Pères Alexandrins.

Si l'on veut rester dans le christianisme, il faut en revenir au dogme de la résurrection des corps.

Dès que l'homme est franchement dualiste, il commence à mépriser la vie terrestre.

Son esprit hanté par les désirs d'un bonheur céleste, qu'il se forge à sa manière dans chaque religion, le pousse, par anthropomorphisme, à essayer de mériter ce bonheur par des prières et des œuvres qu'il croit méritoires. Un roi a besoin d'être supplié, exalté ; pour obtenir ses faveurs il faut s'humilier devant lui, s'abaisser, lui offrir des présents, des sacrifices. Dieu est le grand roi. Mais il n'est pas seul ; il y a le diable qui attire l'homme d'un autre côté, et qui le détourne de Dieu en surexcitant ses pas-

1. L'opinion des Sadducéens est que les âmes meurent avec le corps. Joseph, antiq. 18/2/3.

sions charnelles. Il a une alliée, la femme. Il faut donc se mortifier, jeûner, veiller, prier, fuir surtout la femme.

Nous voilà sur la route de l'ascétisme.

Jésus-Christ semble parfois incliner vers les idées dualistes des juifs revenus de la Perse, au moins quant à la croyance au diable.

Et il est ascète, quoi qu'on en ait dit.

Il avait fréquenté Jean-Baptiste l'anachorète, le célibataire, le prophète du désert.

Il veillait, et conseillait de veiller (Matt. 26/38. — Marc 13/37. — Luc 21/36).

Il jeûnait, et conseillait de jeûner (Matt. 17/21. — Marc 9/29. — Matt. 6/16).

Il jeûne une fois pendant quarante jours (Matt. 4/2).

Il priait pendant des nuits entières (Luc 6/12), lui qui recommande ailleurs les courtes prières (Matt. 6/5-8).

Il vivait en partie dans le monde, mais c'était la condition de son apostolat.

Chaque fois qu'il le pouvait, il fuyait la foule et se retirait dans la solitude (Luc 5/16). Ce n'est que dans la solitude que l'homme trouve Dieu.

Ses voyages et ses enseignements tiennent dans sa vie une bien petite place ; le tout n'a peut-être pas duré plus d'un an, et si l'on veut trois ans, encore n'était-ce que pendant les mois d'été.

Le célibat pour lui n'est peut-être qu'une des formes du détachement des soucis terrestres ; Jésus-Christ ne travaille pas, n'économise pas, vit au jour le jour, sans domicile.

C'est la vie du moine bouddhiste.

Influence de l'Inde.

La sanctification du célibat des prêtres, le monachisme, le cénobitisme, l'oisiveté contemplative et pénitente, l'isolement, la haine du monde, le renoncement à soi-même, la mort anticipée, et autres traditions religieuses, viennent de l'Inde, d'où elles passèrent chez les Assyriens, les Perses et les Égyptiens, qui les transmirent aux Israélites pendant leurs diverses captivités. Les anciens prêtres de l'Inde pratiquaient presque tous le célibat, qui leur était imposé par une tradition dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. En revanche les Temples étaient peuplés de bayadères (1).

Sakya-Mouni (l'ascète des Sakyas, 624-543), avait mené la même existence que Jésus-Christ, commençant son apostolat à 29 ans. Il avait tout abandonné pour rechercher le salut, vivant tantôt dans la solitude, et tantôt dans la société des hommes pour les instruire, fondant les premiers monastères, où l'homme trouve le calme dans la méditation, et le bonheur dans la communion de ses frères en la foi. L'homme marié et chargé de famille ne peut arriver à la connaissance de l'intelligence suprême (2).

1. En Grèce le célibat fut préconisé par certains philosophes (pythagoriciens, école de Diogène) comme un état de perfection qui rapprochait l'homme de la divinité. En Occident, chez les Gaulois, les Druidesses faisaient vœu de virginité ; de même à Rome les Vestales.

En tous cas, l'idée du célibat méritoire est bien antérieure au christianisme.

2. La véritable école d'application de la vertu est la société. Mais

L'ascétisme chez l'Hindou revêt la forme la plus haute ; il ne vise point comme le juif et le pseudo-chrétien à la destruction de la chair, mais à la tranquillité de l'esprit par l'apaisement des passions (1).

pour la spéculation, pour la réflexion calme, il faut avouer qu'elle est loin d'offrir le milieu le plus favorable. L'expérience ne tardera pas à apprendre à celui qui veut se vouer à une méditation que rien ne trouble, afin de comprendre le bien suprême, combien on est facilement distrait par les vains plaisirs et par les innombrables misères de ce monde agité. Le plus zélé y sentira fléchir son courage et renoncera à y poursuivre son effort pour atteindre la perfection et la félicité éternelle, et une fois qu'il aura acquis la certitude que le monde lui oppose des obstacles insurmontables à la réalisation de son idéal, que lui restera-t-il à faire sinon de renoncer au monde? Qu'il abandonne tout ce qui lui est agréable, se sépare de tout ce qui lui est cher. Qu'il quitte sa parenté, sa famille et ses amis : qu'il vive seul comme un ermite ou un vagabond, sans maison, sans avoir, sans parents, sans compagnons, dans le désert ou au milieu des étrangers, auxquels il ne demande, dont il n'attend rien qu'une aumône pour sustenter sa vie. Alors aucun soin ne le détournera de sa méditation sérieuse sur les plus hautes questions qui intéressent l'humanité. Calme, en paix avec lui-même et avec la nature qui l'entoure, déchargé du souci de savoir ce qu'il mangera ou ce qu'il boira, ou ce dont il sera vêtu, il pourra concentrer toutes ses facultés et tous ses efforts à atteindre par une méditation continuelle le plus haut degré de la connaissance, à comprendre la nature véritable de l'atman, jusqu'à ce qu'il parvienne à la délivrance. H. Kern, de Leyde. *Revue de l'histoire des religions*, tome 4, 1881.

1. Cf. le portrait du Gnostique, ou vrai chrétien, suivant Clément d'Alexandrie. Fleury, *Histoire Ecclésiastique* 4/40

Influence de l'Égypte.

Ces idées ascétiques passèrent du Bouddhisme dans le Judaïsme, ou à côté des anachorètes nous voyons la vie cénobitique instituée en Palestine par les Esséniens et en Égypte par les Thérapeutes.

Philon, qui était contemporain de Jésus-Christ, nous montre dans les Esséniens, également étudiés par Fl. Joseph (Guerre des juifs, 2/12), les modèles de la vie pratique, et dans les Thérapeutes, les modèles de la vie contemplative.

« Après la vie pratique dans la jeunesse, vient dans la vieillesse la vie contemplative qui est la meilleure et la plus sainte (1) ».

D'après M. Massebieau (2), les thérapeutes du Lac Maria ne sont ni des chrétiens ni des néo-pythagoriciens, ni des Bouddhistes, mais des Juifs (Contra, Nicolas, *Nouvelle Revue de Théologie*, 1868. Joseph Derembourg, *Journal asiatique*, 1868). Ces thérapeutes constituaient un véritable

1. Philon, *Traité des récompenses et des peines*, par. 8. Dans le commentaire allégorique, Philon déclare qu'on ne doit pas s'adonner à la vie contemplative avant 50 ans, jusque-là il faut travailler et remplir ses devoirs sociaux. (*Les Fugitifs*, par. 6. L. Massebieau.

2. Le *traité de la vie contemplative de Philon et la question des Thérapeutes*, par M. L. Massebieau.

Revue de l'Histoire des religions, tome 16, n° 2 et 3. Paris, 1887.

Cf. Ferdinand Delaunay, *Moines et sibylles*, 1874.

Lucius, *Die Therapeuten*. Strasbourg, 1879.

couvent d'hommes et de femmes. Ils abandonnaient leurs biens, du moins en partie, à leur famille, et conservaient ce qui leur était nécessaire pour mener une vie frugale, car ils ne se livraient pas à la mendicité. Ils fuyaient sans esprit de retour, maison, patrie, parents et amis, pour se retirer à la campagne loin des vices de la foule. Le célibat est, parmi eux, obligatoire.

Influence de la Perse.

En Perse l'ascétisme trahit surtout la méfiance à l'égard de la femme. La femme est la complice inconsciente du maudit; elle se laisse séduire par lui et trahit son mari... La femme est un être mystérieux; elle porte en elle une puissance de mal. Elle est à ses heures démonsse aussi bien que déesse. Cette puissance vient de ce qu'elle est l'incarnation de la vierge céleste, Sûryâ; avant d'appartenir à l'homme comme femme d'en bas, elle a appartenu comme femme d'en haut, à l'homme d'en haut et c'est de Dieu, son premier époux, que l'homme la reçoit. Le mariage revêt ainsi un caractère sacré; il est d'institution divine.

L'épouse céleste devient dans la suite une créature équivoque, toujours belle, mais malfaisante, séduisante et corruptrice, bayadère d'amour de la cour céleste, tentatrice éternelle des saints, arme délicate d'Indra, qu'il lance contre les Rishis dont les austérités l'effraient... Dans d'autres Mythes, du Parsisme et du Mazdéisme, elle est

1. Darmesteter. *Ormazd et Ahriman*.

l'amante du serpent Azi, et lui sacrifie le bonheur et la vie de son époux. Quand Ormazd a créé le premier couple d'où descend l'humanité, la femme crée avec un démon d'Ahriman une contre-humanité méchante. De là deux races, une démoniaque et une divine qui vivent sur la terre côte à côte, « les enfants de lumière et les enfants des ténèbres ».

On retrouve dans le christianisme primitif, surtout dans les écrits de Jean, des traces des vieux mythes cosmiques qui sont au fond de toutes les religions ; c'est toujours l'opposition du jour et de la nuit, le Dieu des lumières, le prince des ténèbres (Matt. 4/16, Jean 1/5, Jean 3/19, 2 Corinth. 6/14, 1 Jean 1/5).

Il n'est donc pas étonnant que Jésus-Christ ait préconisé le célibat sous l'influence des idées ascétiques qui détachent l'homme des désirs charnels, pour l'élever par la contemplation jusqu'à la connaissance du souverain bien, et qui, en lui épargnant toutes les préoccupations de la vie de famille, lui permettent de se dévouer entièrement au service de ses semblables.

Le pessimisme chrétien.

Mais nous croyons que l'ascétisme a des racines plus profondes, et qu'il est surtout le produit du pessimisme. En ce sens il revêt un caractère plus général ; le célibat n'est plus l'apanage de quelques esprits d'élite, il est comme la sourde protestation de la créature contre la création incompréhensible qui l'écrase.

Le mépris de la chair, la haine de la matière, l'indiffé-

rence pour la vie terrestre, c'est le procès fait à la création secondaire; l'âme confiée par Dieu au Démoniaque proteste contre l'incapacité ou la méchanceté de l'agent intermédiaire; elle demande à retourner à l'âme centrale dont la $\epsilon\lambda\eta$ est l'antinomie.

Le christianisme pur, comme le Bouddhisme, aboutit à l'anéantissement, puisqu'il enseigne le célibat. C'est la négation de la volonté de vivre, la fin de l'humanité, mais non la mort de l'âme (1).

Ce que Jésus-Christ a enseigné par ses paroles et son exemple, c'est le suicide de l'humanité (2). Non-seulement il faut renoncer à se perpétuer sur cette terre, il faut haïr même sa propre vie (Luc 14/26, Jean 12/25).

Le renoncement à la volonté de vivre ici-bas, c'est la condition *sine qua non* de la vie éternelle (Matth. 22/30, Marc 12/25, Luc 20/35).

Clément d'Alex. Stromates 3/9, 13. Clément Romain, Ep. 2/12).

On voit combien l'ancienne conception Juive de la perpétuité de l'homme sur la terre, revivant dans ses enfants, et ne revivant qu'ainsi, a été modifiée après le retour de la captivité, au contact de la métaphysique grecque et des doctrines Bouddhistes et Mazdéennes passées dans le gnosticisme primitif et dans les rêveries apocalyptiques.

1. Cf. *Christenthum und Weltverneinung*, Rectoratsrede von Prof. Pr. Paul Schmidt, Basel, 1888.

2. C'est l'observation que les païens faisaient aux chrétiens (Justin Martyr, 2^e apologie); « Si vous êtes si assurés et si empressés de vous réunir à votre Dieu, que ne vous tuez-vous vous-mêmes, et que ne nous laissez-vous par là en repos ?

La vie terrestre ne vaut plus rien ; la vraie vie est dans le Ciel ; le vrai Dieu n'est qu'au Ciel ; Notre-Père qui est aux Cieux...

De là cette lutte constante des premiers chrétiens contre la matière. Dualistes inconscients, ils veulent sortir d'eux-mêmes, sortir de ce monde, qui est le royaume du prince des ténèbres. Ils rêvent le suicide ; ils veulent tuer la chair ; ils courent d'eux-mêmes au martyre, au-devant des bourreaux.

Ce fut l'idéal de tous les ascètes, de tous les mystiques, de tous les moines, depuis les Esséniens jusqu'à nos jours.

Tous Boudhistes, sans le savoir.

La seule différence (et elle est grande) qui existe entre la doctrine du Nouveau Testament et celle de l'Église du second siècle qui s'est perpétuée jusqu'à nous, consiste dans l'idée que le croyant doit se faire du mode de transformation de l'existence terrestre. Les disciples de Jésus-Christ, les judéo-chrétiens purs, conservent les mythes Hébraïques ; les hommes pieux sont transportés vivants, avec leur corps actuel, dans le sein de la divinité (cf. Genèse 5/24-2. Rois 2/11-Luc 16/22) et les méchants sont précipités dans l'abîme (Nombre 16/33. Esaïe 5/14. Luc 16/23) Saint Paul qui a déjà subi l'influence de la Gnose, transfigure le corps humain ressuscité, mais c'est toujours le corps ; le salut c'est la rédemption du corps, ἀπολύτρωσις τοῦ σώματος. Romains 8/23. Paul ne demande jamais à être délivré de son corps, mais à garder son corps glorifié. Il ne demande pas à perdre son corps, mais à ce que son corps soit délivré de la corruption et devienne immortel.

Mais à côté de ces Judéo-Chrétiens, les Esséniens, les Néo-Platoniciens, les Gnostiques, enseignent l'immortalité de l'âme, l'antinomie de la chair et de l'esprit, de l'âme et du corps.

Cet exemple de Jésus-Christ, le monde n'a pas voulu le suivre. En dehors de l'Église romaine, on est revenu partout dans la chrétienté à l'idéal moral juif concernant le mariage.

Vinet est un des rares protestants, qui n'ont pas reculé devant les effroyables conséquences du principe : « Ce n'est pas tomber en contradiction avec soi-même que de donner des conseils de perfection, dont la réalisation universelle serait incompatible avec l'existence de la société, parce qu'alors, tout simplement, la société de la terre deviendrait la société du ciel (1) ».

« Tout simplement ». Mais c'est tellement simple qu'on n'en veut pas. On préfère essayer de réaliser le royaume de Dieu sur la terre; on ne voit pas que même lorsque toute la terre sera chrétienne, on n'en sera pas plus heureux, parce que le christianisme le meilleur et le plus pur est impuissant à résoudre le problème du mal.

Quelle contradiction que d'enseigner partout que cette vie ne vaut rien, et en même temps de s'obstiner à vouloir vivre ! Que de prêcher l'imitation de Jésus-Christ, et de ne pas l'imiter !

Non-seulement Jésus-Christ n'a pas recommandé de se marier pour le suivre, mais il a ordonné d'abandonner sa femme et ses enfants (Luc. 14/26).

1. Vinet. *Théologie Pastorale*, p. 176.

Dans la parabole de Luc 14/20, il nous montre un homme qui laisse échapper l'occasion du salut parce qu'il vient de se marier. « Un autre dit : J'ai épousé une femme, ainsi je n'y puis aller ».

« Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses, or une seule est nécessaire » (Luc 10/41). Et saint Paul ajoutera bientôt : « Celui qui n'est pas marié s'occupe des choses qui regardent le Seigneur, cherchant à plaire au Seigneur ; mais celui qui est marié s'occupe des choses du monde, cherchant à plaire à sa femme ». (1 Corint. 7/32-33).

Se marier, c'est perpétuer la misère du monde, c'est accepter la création du démiurge, c'est s'en rendre complice.

Engendrer un enfant, c'est appeler à l'existence un réprouvé possible et même probable destiné à des tourments éternels. C'est borner toute son ambition à l'immortalité terrestre. Ceux qui ont des enfants ont leur récompense.

Se révolter contre cette doctrine terrible, c'est avouer qu'au fond on n'est pas bien certain de l'existence du royaume céleste. On se dit : vivons toujours, le mieux possible, le plus longtemps possible ; nous verrons après !

Mais, dira-t-on, le suicide est un crime.

1. Pourquoi me marierais-je ? dit le Rabbīn ben Azai, célibataire ; mon âme appartient tout entière à la Loi ; que ceux qui ne sont pas comme moi absorbés par elle peuplent la terre. Talmud, *Jebamoth* p. 63.

2. Cf. Tertullien, *Ad uxorem* 1/5. Boèce, *de consolatione philosophiæ*, let. 3. Deutéron, 28/4. Ps. 127/3. Ps. 128/4. 6.

Si le suicide est un crime, la création en est un autre.

Il ne s'agit point du reste de se suicider, mais de ne pas se reproduire, ce qui est bien différent.

Jésus n'a pas entendu établir une religion nouvelle, permanente et praticable.

Il est venu pour accomplir la loi et les prophètes, pour sceller le livre, pour annoncer l'imminence du royaume de Dieu, c'est-à-dire du jour de la hveh, la fin du monde et le jugement.

« Je vous dis en vérité que cette génération ne passera pas, que toutes ces choses n'arrivent ». (Luc 21/32).

Dès lors il n'avait pas à se préoccuper de formuler des doctrines applicables à la société et à la vie usuelle. C'est là le moindre de ses soucis.

La Parousie.

Il est parfaitement vrai de dire que l'ascétisme de Jésus-Christ et de saint Paul a été déterminé en majeure partie par l'idée de la parousie, mais qu'est-ce que la parousie, sinon le réveil de l'humanité dans un monde meilleur, après la fin de l'économie actuelle? Et dans ce monde-là on ne se mariera point.

En définitive, ce que Jésus enseigne, c'est la fin du monde ancien, parce que ce monde est irrémédiablement mauvais et incorrigible. Il faut se hâter de se repentir pendant qu'il en est temps encore, avant de subir la catastrophe finale (Matt. 4/17, 16/28, 24/34, Marc 1/15, 9/1, 13/30).

Ce n'est qu'après avoir perdu l'espérance de la proximité de la Parousie que l'Église s'est résignée à vivre sur la terre, et dès lors il a fallu modifier l'interprétation des paroles de Jésus-Christ.

Si on ne veut pas accepter ce point de vue, il est difficile de comprendre l'Évangile.

La religion pseudo-chrétienne pratiquée aujourd'hui n'est pas la religion de Christ, par la bonne raison que Jésus n'a eu d'autre religion que la religion juive avec des idées Esséniennes (1).

D'après lui, au moment où il parle, le monde n'a plus cent ans à exister. Dès lors, à quoi bon se marier, élever une famille, amasser de l'argent. Inutile ! Tout va finir.

Mais, dira-t-on, c'est faire le procès à Jésus-Christ ; c'est déclarer que même comme simple prophète il s'est trompé ? Nous n'avons pas à entrer dans cette discussion ; nous laissons parler les faits.

Du reste la Parousie vient tous les jours, sous la forme de la mort. Elle nous surprend au moment où nous l'attendons le moins ; veillons et prions, car demain nous mourrons.

1. Aujourd'hui on prétend que le christianisme est, de par son essence, la négation du monde, qu'il a été conséquent lorsque, dans les premiers siècles, il s'est résolument détourné de tous les intérêts mondains, mais qu'aujourd'hui, où il entre de plus en plus en composition avec le monde, il n'est plus lui-même. Que faut-il penser de cette accusation ? Est-il vrai, est-il théologiquement justifié que le christianisme, de par son essence, est hostile au monde, ou plutôt qu'il est la négation du monde ? La question est importante, mais elle est moins simple, moins facile qu'on ne le croit communément, « *Le Progrès religieux*, 23 février, 1889 ».

Que la société se dise : Le monde va finir bientôt, ou qu'un individu se dise : Je n'ai que 20 ou 30 ans à vivre, n'est-ce pas la même chose ? Les motifs de découragement ne sont-ils pas les mêmes ? A quoi bon vivre, puisqu'il faut mourir ? Les fous, ce sont ceux qui bâtissent une maison en pierres de taille sur le navire où ils ne sont que passagers ; et le navire lui-même périra un jour ou l'autre.

Influence du pessimisme païen.

Ces idées pessimistes étaient très répandues à l'époque de Jésus.

L'idée Messianique, c'est la croyance à une régénération future de l'humanité tourmentée par le Pessimisme (1), ce pessimisme que l'on rencontre au début de toute littérature antique, et qui n'est point le fruit de la décadence.

« Le meilleur pour l'homme est de ne pas naître, et une fois né, d'arriver le plus vite possible aux portes de la mort (Théognis) ».

« Êtes-vous marié, vous ne manquez pas d'inquiétudes ; célibataire, il vous faut vivre dans l'isolement. Les enfants donnent de la peine ; point d'enfants, il manque quelque chose. Que n'a-t-on le choix entre ces deux des-

1. Toute soif ardente de justice, tout espoir de réparation pour les iniquités réelles de l'existence est une marque de Pessimisme.

tinées : ou ne jamais naître, ou mourir aussitôt né ? (Posidippus. Ménandre) (1) ».

« Heureux qui vit sans femme et qui meurt sans enfants ! »

Αἰθ' ὄφελος ἄγονός τ' ἔμειναι, ἄγαμος τ' ἀπολέσθαι (Xen. Σ. 9/7).

« La femme est un être inférieur, un second degré de l'humanité. Les hommes coupables renaissent sous la forme féminine (Platon. Timée) ».

« La femme est un être inférieur, symbole de la sensation dans le langage allégorique (Philon) ».

Cf. Proverbes 31/3. Ecclés. 7/28.

Ecclésiastique 7/26,28, 9/1,13, 25/23,36, 26/5,15, 42/12,14.

1. Tous les poètes et philosophes grecs ont accablé les femmes. Eschyle (les 7 chefs.)

Sophocle. Xénarque. Socrate. Euripide. Eubule. Carcinus.

Hésiod. (Théogonie. Les œuvres et les jours). Homère.

3. Cf. Aulu-Gelle 1/6. *Discours du censeur Metellus Numidicus* ;
« S'il était possible de n'avoir point de femmes, nous nous délivrerions de ce mal ; mais, comme la nature a établi que l'on ne peut guère vivre heureux avec elles, ni subsister sans elles, il faut avoir plus d'égard à notre conservation qu'à des satisfactions passagères ».

THÉOLOGIE PRATIQUE.

Intervention du pasteur dans le mariage.

Le mariage est aujourd'hui régi par la loi civile et la religion n'intervient plus que pour le bénir. Comme le dit Luther dans la préface de son *Traité de copulatione conjugum pro rudioribus parochis* : *Quum igitur nuptiæ aut matrimonia sint res civiles, non est nostrum utpote spiritualium seu ministrorum verbi divini officium, quidquam ea in parte ordinare aut constituere sed cuique civitati aut regioni suum relinquimus morem et consuetudinem, prout eam observant* (1).

Le protestantisme admettant le mariage civil, et ne le considérant pas comme un sacrement, le pasteur ne peut intervenir dans le mariage que si l'on requiert ses bons offices.

Le mariage accompli ne peut devenir objet de cure d'âmes que lorsqu'il est troublé, et le pasteur doit attendre qu'on demande sa médiation (2).

Le Nouveau Testament n'admet que deux cas de divorce, pour cause de libertinage de la femme (Matt. 5/32) et pour cause d'abandon (1 Corinth. 7) (3).

1. Donc on doit accepter la polygamie dans les pays où elle est autorisée par la loi civile ou la coutume.

2. M. Vaucher. *Théorie de la cure d'âmes* (cours) 1884.

3. Mais ce dernier cas ne vise que les mariages mixtes. Et comment peut-on comparer l'autorité de saint Paul à celle de Jésus-Christ ?

Mais en fait le pasteur sera forcé de reconnaître tous les divorces prononcés par les tribunaux. Il ne peut se mettre en conflit avec la loi, étant lui-même citoyen soumis aux lois.

Il doit s'efforcer de prévenir et d'empêcher le divorce, mais il peut quelquefois le conseiller comme remède dans des cas désespérés, quoique avec réflexion et prudence (1).

La question est plus simple pour les secondes noces. Aucune loi ne peut obliger un pasteur à bénir l'union des divorcés qui contractent un nouveau mariage. Mais il lui est difficile souvent de s'ériger en juge de la question. Dans le doute, peut-être vaut-il mieux qu'il imite la charité inépuisable de Jésus : « Un pasteur doit avoir des bénédictions pour tout le monde (2). »

Le mariage des pasteurs

Nous n'examinons pas à fond cette question, qui serait mieux à sa place dans une étude de l'histoire de l'Église.

Que les prêtres, le pasteur, puissent se marier, cela ne fait pas de doute (3). Le Nouveau Testament ne leur

1. M. Vaucher, id.

2. M. Lichtenberger, *Cours 1888*.

3. En 325, au Concile de Nicée convoqué par Constantin, la plupart des évêques d'Orient se prononcèrent contre le mariage des prêtres. Paphnuce, évêque de la Thébàide, le défendit, et obtint gain de cause. Toutefois on décida que les prêtres devaient se marier avant d'entrer dans les ordres.

Les prêtres et les Évêques se marièrent jusqu'à Grégoire VII qui im-

impose que la monogamie (1).

Qu'ils le doivent, c'est affaire à leur conscience, nul n'est forcé de se faire prêtre.

posa le célibat dans l'Église (1074). Cette loi ne fut jamais complètement observée, et du reste porta de si tristes fruits que Pie II, en 1464, à la vue de la corruption du clergé, s'écriait : « Si par de bonnes raisons, on a ôté le mariage aux prêtres, par de meilleures il faudrait le leur rendre ».

Cf. Kurtz 1/129 1/132 1/163 1/240 1/329 1/342 1/382 1/393 1/421 1/452.

Cf. Codex 1/3. *De Episcopis et clericis... et de nuptiis clericorum vetitis seu permissis.*

Canones apostolorum. 25/ Ex his, qui cælibes in clerum perverunt, jubemus, ut lectores tantum et cantores, si velint, nuptias contrahant.

5/ Episcopus, aut presbyter, aut diaconus, uxorem suam prætextu religionis non abjicito ; si abjicit, segregator a communione ; si perseverat deponitor.

Novelle de Léon le Philosophe, empereur d'Orient, 886-911.

Constit. 31 ...ut, qui sacerdotes creandi sunt secundum Ecclesiæ ritus, ea lege creentur ut omnem deinceps vitam celibem agant; aut, si matrimonium contrahere velint, prius id facient ac deinde ad creationem procedant.

1. Les Germains ont été partisans de la monogamie, mais non du célibat. *Confessio Augustana, de conjugio sacerdotum*, 23/12, ...et in Germania primum ante annos quadringentos sacerdotes vi coacti sunt ad celibatum, qui quidem adeo adversati sunt, ut archiepiscopus Moguntinus, publicaturus edictum Romani pontificis de eare, pœne ab ratis sacerdotibus per tumultum oppressus sit...

Mais les prêtres ne pouvaient cependant épouser la première venue et en cela l'Église primitive ne faisait que suivre les traditions du Code sacerdotal Juif et du Code religieux des Romains.

Cf. *Canones apostolorum* 17/. Qui viduam duxit, aut divortio separatam a viro, aut meretricem, aut ancillam, aut aliquam, quæ public

Les soldats subissent pour la plupart le célibat qui leur est imposé, et ne songent point à se révolter pour cela. Mais il est inadmissible qu'on fasse au pasteur une obligation, soit du mariage (Klaus Harms, 3/182), soit du célibat. (Synod. en Autriche 1889).

Encore aujourd'hui, cent ans environ après les lois révolutionnaires et le Code civil, qui ne reconnaissent ni vœux religieux ni aucun engagement contraire au droit naturel (Loi du 19 février 1790. Constitution du 3 septembre 1791) et qui ne voient dans le mariage qu'un contrat civil (1) et malgré les déclarations formelles de Portalis dans l'exposé des motifs de la loi du 18 Germinal an X, et du tribun Doutteville devant le corps législatif, le parti catholique a la prétention d'interdire au prêtre qui est sorti des ordres, le mariage même civil! soutenant que le concordat a remis en vigueur les anciens canons en ce qui concerne la discipline ecclésiastique.

Nous n'avons pas à entrer ici dans cette question de droit. Nous rappellerons seulement l'exclamation de MM. Serrigny et Demolombe: « Si ces arguments sont fondés, nous nous faisons fort d'en faire sortir logiquement l'ancien régime tout entier! »

mancipata sit spectaculis : episcopus, aut presbyter, aut diaconus, aut denique ex consortio sacerdotii esse non potest.

Cf. Lévitique 21/7...

4. Encore aujourd'hui l'Église catholique considère les mariages purement civils comme « de honteux et funestes concubinages ».

Cf. Allocut. Pie IX ad cardinales, 27 sept. 1852: *præter sacramentum, conjunctionem cujuscumque etiam civilis legis vi initam, nihil aliud esse nisi turpem ac exitialem concubinatum ab Ecclesia tantopere damnatum.*

La Cour de Cassation après avoir donné raison jusqu'à présent aux prétentions de l'Église catholique, vient, par un arrêt récent, de rompre enfin avec des précédents regrettables (1).

Il est quelquefois difficile d'être un pasteur pour sa femme. « Un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa maison... parmi ses parents et ceux de sa famille » (Matt. 13/57. Marc 6/4. Luc. 4/14. Jean 4/44).

Quel est le pasteur le plus résigné qui ne s'est pas quelquefois écrié comme Casaubon : « Domine, fateor ita maritum esse meum, ut quæ allevationi et auxilio esse debet, sit interdum studiis nostris impedimentum » ! (Casaubon, *Éphém.*, 24 déc. 1597) (2).

Du reste on étudie ces questions selon son âge et son expérience de la vie.

Tertullien et Saint-Augustin à 20 ans, n'auraient pas écrit le « De castitate » et les Confessions.

Le monde jugera toujours différemment le prêtre désabusé qui veut se marier, et le pasteur infidèle qui, déjà marié, n'a aucun changement à opérer dans son existence. La foi s'en va, mais la dot reste (3).

1. Affaire Sterlin. Tribunal de Clermont, 13 mars 1885. *Daïloz*, 1886 2/42. Nullité du mariage. Jugement réformé par la Cour d'Amiens le 30 janvier 1886. Cassation :

2. Luther a plus d'une fois regretté le silence du cloître, si favorable à la méditation; sa femme l'interrompait souvent dans ses études.

3. Peut-être est-il à regretter, sinon qu'il n'y ait pas plus de ministres célibataires, du moins qu'il ne se trouve pas plus de ministres qui se sentent de la disposition pour cet état. Il est des temps et des situations où le ministre célibataire rendrait à l'Église des services que le

Le célibat, c'est l'égoïsme à un, dit-on. Il est contre nature.

Mais souvent aussi la monogamie.

Le mariage est souvent l'égoïsme à deux ou trois (1).

Vu la cherté toujours croissante des choses matérielles

ministre marié ne peut pas aussi bien lui rendre. Hors du domaine religieux les hommes qui ont fait de très grandes choses ont vécu dans le célibat, ou dans un état de mariage trop peu différent du célibat. La femme du ministre lui est nécessairement ou un obstacle ou un aide; il n'y a pas de milieu.

C'est peut-être beaucoup d'épouser à la fois une paroisse et une femme.

Vinet. *Théologie Pastorale*, p. 176 s.

Cf. Catéchisme du Concile de Trente. *Du sacrement du mariage*, par. II.

« Il faut bien remarquer que par ces autres paroles de la Genèse que Dieu dit à Adam: Croissez et multipliez, il n'a pas voulu imposer à tous les hommes l'obligation de se marier; mais seulement faire connaître la fin pour laquelle il avait institué le mariage. Car maintenant que la race des hommes s'est beaucoup multipliée, non seulement il n'y a point de loi qui les oblige à se marier, mais au contraire la virginité est surtout recommandée et conseillée à tout le monde, dans l'Écriture Sainte comme un état fort relevé au-dessus du mariage, et qui est bien plus saint et plus parfait. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne lorsqu'après avoir parlé de ceux qui embrassent l'état de la virginité, il dit: « Qui peut comprendre ceci, le comprenne ».

1. « En un sens, le christianisme fut une réaction contre la constitution trop étroite de la famille dans la race Aryenne. Non seulement les vieilles sociétés aryennes n'admettaient guère que l'homme marié, mais elles entendaient le mariage dans le sens le plus strict. C'était quelque chose d'analogue à la famille anglaise, un cercle étroit, fermé, étouffant, un égoïsme à plusieurs, aussi desséchant pour l'âme que l'é-

et les difficultés de l'existence, la question du mariage

goïsme à un seul. Le christianisme, avec sa divine notion de la liberté du royaume de Dieu corrigea ces exagérations.

Et d'abord, il se garda de faire peser sur tout le monde les devoirs du commun des hommes. Il vit que la famille n'est pas le cadre absolu de la vie, ou, du moins, un cadre fait pour tous, que le devoir de reproduire l'espèce humaine ne pèse pas sur tous, qu'il doit y avoir des personnes affranchies de ces devoirs, sacrés sans doute, mais non faits pour tous.

... Il y a des âmes qui trouvent plus doux de s'aimer à cinq cents que de s'aimer à cinq ou six, pour lesquelles la famille dans ses conditions ordinaires paraîtrait insuffisante, froide, ennuyeuse. Pourquoi étendre à tous les exigences de nos sociétés, ternes et médiocres ? La famille temporelle ne suffit pas à l'homme. Il lui faut des frères et des sœurs en dehors de la chair.

... Quand des pays entiers se firent chrétiens, la règle des premières Églises devint une utopie et se réfugia dans les monastères. La vie monastique n'est en ce sens, que la continuation des Églises primitives. Le couvent est la conséquence nécessaire de l'esprit chrétien ; il n'y a pas de christianisme parfait sans couvent, puisque l'idéal évangélique ne peut se réaliser que là...

... Quand l'individualisme moderne aura porté ses derniers fruits ; quand l'humanité rapetissée, attristée, devenue impuissante, reviendra aux grandes institutions et aux fortes disciplines, quand notre mesquine société bourgeoise, je dis mal, notre monde de pygmées, aura été chassé à coups de fouet par les parties héroïques et idéalistes de l'humanité, alors la vie commune reprendra tout son prix. Une foule de grandes choses, telles que la science, s'organiseront sous forme monastique, avec hérédité en dehors du sang. L'importance que notre siècle attribue à la famille diminuera. L'égoïsme, loi essentielle de la société civile, ne suffira pas aux grandes âmes. Toutes accourant des points les plus opposés, se lieront contre la vulgarité. On retrouvera du sens aux paroles de Jésus et aux idées du moyen-âge sur la pauvreté ».

E. RENAN. *Les apôtres*, p. 125, S...

est devenue de nos jours un problème pour le futur pasteur (1).

La plupart des candidats sont sans fortune. S'ils épousent une femme pauvre, ils se vouent à la misère. Ils abandonnent bientôt les paroisses de campagne pour rechercher les grandes villes, parce que là seulement ils peuvent élever et établir leurs enfants, et trouver des ressources supplémentaires. Mais tout cela se fait au détriment de l'Église. S'ils épousent par spéculation une femme riche, quel début dans la vie et dans le ministère !

En outre, le jeune pasteur ne doit pas perdre de vue qu'il devra donner l'exemple de la fécondité dans le mariage, sous peine de perdre tout ascendant moral.

Il vaut autant rester célibataire que de pratiquer la stérilité volontaire dans l'union conjugale (1) (Lire à ce

Peu d'années après la mort de Luther, Catherine de Bora manquait de pain pour nourrir ses enfants ! Luther avait été prop' ète quand il parlait de l'ingratitude des princes.

1. A vrai dire il en a été ainsi dès le début de la Réforme.

« Les paysans et les bourgeois sont tellement impies qu'ils n'entre-tiendraient pas un seul pasteur, si les princes n'y pourvoient. Cela ne peut pas durer. L'Église aura bientôt pénurie de pasteurs. Pendant toute leur vie, ceux-ci sont accablés de travaux et de périls ; puis ils laissent une veuve et des orphelins misérables dont personne n'a pitié. Ils en viendront à échanger le mariage contre un faux célibat : ils s'en prendront aux femmes et aux filles des citoyens ; alors les maris et les pères les aimeront de nouveau ! Le monde veut cela, il hait la vérité et la sincérité ».

Luther, *fragment de sermon*. Kuhn, 3/39.

1. Si le mariage a pour but unique la propagation du genre humain, et si l'on considère la satisfaction de l'instinct de la génération comme

sujet les épouvantables statistiques publiées dans la *Revue scientifique* du 15 décembre 1888, et la *Revue de théologie pratique* du 15 mars 1889. Il est triste d'avouer que les départements protestants se font remarquer par la plus faible natalité. Dans le Gers et le Lot-et-Garonne, par exemple, il faut maintenant onze ménages pour produire ensemble un enfant) !

Les lois sont impuissantes à remédier à cette triste situation, dont les causes sont complexes. Seul le prédicateur pourrait ramener les époux à des sentiments moins égoïstes ; mais « *Si le sel lui-même perd sa saveur* » ?

Illicite hors du mariage, il faut également la considérer comme illicite dans le mariage lorsqu'elle n'a pas pour but ou pour effet la propagation du genre humain. Théologiquement, on ne doit se marier que pour avoir des enfants.

Cf. Clément d'Alex. *Pédag.* 2/10. Tertullien I. *ad Marc.* Athénagore Justin Martyr, *Apolog.* XII.

CONCLUSION.

Nous ne nous arrêterons pas davantage à examiner le mariage et le célibat par leurs petits côtés ; nous essaierons de nous en faire une plus haute conception.

Se marier, rester célibataire, c'est le *To be or not to be*.

L'homme est un Esprit éternel incarné passagèrement.

Mais l'Esprit tombé dans le monde sensible et revêtu d'un corps peut choisir entre deux destinées, rester dans la matière ou en sortir.

Dans le premier cas, il n'a plus d'autre immortalité que celle qui perpétue la vie par sa descendance ; dès lors il a besoin de postérité ; il lui faut une femme qui lui donnera des enfants ; cette femme c'est Ève, חַוָּה, Vie, Ζωή.

Il transmet à ses enfants l'existence et l'âme qui sont en lui, et par là s'épuise peu à peu, car tout acte qui perpétue l'espèce tue l'individu.

Pour lui, il meurt tout entier et ne revit que dans ses enfants (Ps. 127, 128).

Voilà la conception juive de l'immortalité. Le rationalisme moderne ne l'a pas dépassée. L'immortalité, c'est la perpétuité de l'espèce dans des générations successives ; l'idéal, c'est son perfectionnement. C'est l'évolution.

Dans le second cas, l'Esprit incarné subit une épreuve passagère qui s'appelle la vie terrestre. La mort le délivre de cette épreuve à l'heure fixée par Dieu.

Une fois l'homme mort, son corps retourne aux éléments terrestres d'où il a été tiré, mais l'Esprit remonte dans le monde supra-sensible et rentre dans la vie éternelle.

Ici l'homme reste en possession de son immortalité ; il n'a pas d'intérêt à se perpétuer sur la terre, pas d'intérêt à se marier et à procréer des enfants.

Il n'a même pas d'intérêt à vivre, et doit prier Dieu de lui envoyer la mort le plus tôt possible.

C'est de cette conception qu'est né l'ascétisme, le célibat volontaire.

Au fond, c'est le pessimisme de la vie terrestre, c'est la renonciation à la volonté de vivre sur cette planète. Peu importe alors l'idéal social ; il n'y a plus qu'un idéal moral transcendant et transitoire ; tout est concentré sur la pensée de la mort et du retour à une vie céleste.

Laquelle des deux conceptions a été celle de Jésus ? Ni l'une ni l'autre, ou l'une et l'autre, selon qu'on interprète des discours.

Cf. Godet, *Comment. sur 1 Corinth. 1/340*. « Sans doute en employant l'expression de détresse présente pour caractériser l'avenir terrestre de l'Eglise, l'apôtre n'entrevoit pas qu'il pourrait y avoir un temps où le monde se christianiserait *extérieurement* et où le christianisme se mondaniserait. Comme l'auteur de l'Apocalypse, il voyait la lutte des deux principes hostiles aller croissant en intensité jusqu'à la crise finale. Si l'histoire a suivi une autre marche et si la guerre déjà allumée au temps apostolique a fait place à une fausse paix, cela est dû en bonne partie à un affaiblissement des vertus célestes de l'Eglise. »

La question du mariage et du célibat rentre donc dans le problème de l'immortalité conditionnelle.

Si vous ne tenez pas à sortir de la vie terrestre, à quitter la forme humaine et la planète Terre, si vous croyez au perfectionnement moral indéfini, au progrès continu, au royaume de Dieu établi, réalisé ici-bas ; mariez-vous, renaissiez dans vos enfants, continuez la chaîne de l'humanité.

Si vos espérances se réalisent, la terre deviendra le paradis rêvé, il est inutile de chercher d'autre demeure dans le ciel ; car le ciel, on y est déjà ; il n'y en a point d'autre que celui que nous voyons ; c'est l'espace infini, peuplé d'innombrables soleils ; la vie éternelle, c'est la vie actuelle qui se propage dans des milliards d'existences ; toutes ces vies, l'homme les conditionne ; il n'est soumis qu'aux lois physiques de sa planète, et l'analyse spectrale nous a révélé qu'elles sont les mêmes partout.

C'est à l'humanité à tirer le meilleur parti possible de son éternité.

Mais si vous êtes fatigué de la vie terrestre et de la forme humaine, si vous ne croyez pas à la réalisation de l'idéal sur cette planète, et si vous pensez qu'il y a en dehors du monde visible un ciel invisible où l'on puisse être heureux dans des conditions inconnues, restez célibataire, autant qu'il dépend de vous, contribuez à l'extinction, au suicide de l'humanité. Comme le Logos, retournez εἰς τὸν κόλπον τοῦ πατρὸς (Jean 1/18) (1).

1. Cette théorie n'est pas plus étrange que celle du libre arbitre. La plupart des théologiens admettent que l'homme est libre, par une simple détermination de sa volonté, de choisir entre la damnation et

Dès lors deux classes d'hommes (1) : ceux qui veulent réaliser le royaume de Dieu sur la terre ; ceux qui ne croient pas à la possibilité de cet avènement (2).

Les uns comme les autres peuvent s'appuyer sur l'Évangile.

Point d'antagonisme entre ces deux classes d'hommes, mais au contraire respect mutuel des convictions, amour réciproque.

Le célibataire travaillera de toutes ses forces à la réalisation des espérances d'autrui, par dévouement, par charité. C'est même pour lui un devoir impérieux. Plus il méprise la vie, plus il est disposé à la donner sans

le salut, entre la vie et la mort éternelles. Pourquoi ne serait-il pas libre également de conditionner son immortalité, et de choisir entre la terre et le ciel ?

1. « Les sociétés chrétiennes auront deux règles morales, l'une médiocrement héroïque pour le commun des hommes, l'autre exaltée jusqu'à l'excès pour l'homme parfait ; et l'homme parfait, ce sera le moine assujéti à des règles qui ont la prétention de réaliser l'idéal évangélique. Il est certain que cet idéal, ne fût-ce que par l'obligation du célibat et de la pauvreté, ne pouvait être de droit commun. Le moine est ainsi, en un sens, le seul vrai chrétien. Le bon sens vulgaire se révolte devant ces excès ; à l'encreoire, l'impossible est le signe de la faiblesse et de l'erreur. Mais le bon sens vulgaire est un mauvais juge quand il s'agit des grandes choses ».

Renan. *Vie de Jésus*, p. 315.

Pour nous, celui qui réalise l'idéal évangélique, ce n'est pas le moine, c'est le missionnaire.

2. Cf. Godet, *Comment. sur Corinth.* 1/360. L'apôtre savait bien que les chrétiens seront toujours une minorité dans la société humaine, et que parmi les chrétiens eux-mêmes, ce ne sera qu'une minorité qui possédera le don spécial dont il a parlé au verset 7.

marchander pour ses frères. Son passage sur cette planète doit laisser, comme celui de Jésus, une traînée lumineuse. Il vient apporter un rayonnement et un sillon de feu dans le monde des âmes. Il sort des profondeurs de l'inconnu et il y retourne, mais non sans avoir jeté une flamme sur les astres qu'il visite.

Le célibataire, tel que nous le comprenons, bien loin d'être le type de l'égoïsme, doit réaliser dans toute sa splendeur idéale le type de l'amour divin.

Il doit vivre et mourir pour les autres. Sa famille, c'est l'humanité; tout malheureux est son enfant. Il a le cœur trop large pour restreindre ses affections à un petit cercle; il veut épouser toutes les souffrances pour les féconder par un amour débordant et intarissable; il est le polygame des innombrables misères de l'humanité.

On voudrait pouvoir concilier les deux systèmes, et dire que l'homme perpétue l'humanité sur cette planète, pour y fonder peu à peu comme une succursale du paradis, tout en gardant son immortalité personnelle et remonter au ciel après la mort.

Mais il y a une objection : c'est que Jésus ne s'est pas marié.

Or le véritable chrétien est identifié à Jésus et ne fait plus qu'un avec lui.

Il doit imiter sa vie (1 Corinth. 11/1. Jean 13/15. Juges 7/17. Osée 4/9).

Ceux qui font la conciliation des deux systèmes sortent inconsciemment du véritable christianisme. Ce sont des juifs spiritualistes.

L'humanité n'a rien à craindre d'une semblable doc-

trine qui ne sera jamais acceptée que par une infime minorité ; elle a plutôt à craindre l'anéantissement produit par la perversion des mœurs. Si actuellement les peuples Latins se suicident (et ils le font), ce n'est pas pour atteindre un idéal transcendant, c'est bien plutôt par égoïsme.

Les objections que l'on peut faire, entre autres, à notre exposition métaphysique du conditionnement de l'immortalité, portent surtout sur les conséquences diverses qui peuvent résulter d'un mariage stérile ou du prédécès des enfants ; mais nous plaçons le moment de la crise dans la manifestation même de la volonté de l'être conscient qui se détermine librement.

Celui qui se marie accepte par ce seul fait l'immortalité terrestre ; il consent à la perpétuité de son incarnation dans la matière, avec toutes ses conséquences possibles ; c'est cet acquiescement qui fixe sa destinée.

ὁ δυνάμενος χωρεῖν χωρεῖτω.

« Dans sa recherche du bonheur, l'humanité a parcouru trois périodes, trois stades d'illusions, sans s'apercevoir qu'elle poursuit un mirage. La première période, celle de l'antiquité Juive, Grecque et Romaine, a considéré le bonheur comme pouvant se réaliser dans le monde tel qu'il existait alors, et pour l'individu, dans sa vie terrestre.

La deuxième période, celle du christianisme et du moyen âge, l'a cherché pour l'individu, mais dans une vie transcendante dont on ne peut jouir qu'après la mort.

La troisième période qui est la nôtre, place le bonheur dans l'avenir, mais sur la terre ; il sera réalisé dans

le développement futur du monde. » (Hartmann).

Comme la foi ne se règle pas d'après l'almanach (1) pour notre part nous en restons à la seconde période, trouvant que la troisième ressemble trop à la première, et satisfait de partager les *illusions* du christianisme primitif, nous attendons, comme saint Paul, avec une confiance sereine, le moment de la Parousie.

MAPA'N 'AOA'

1. Cf. Godet, *Comment. sur 1 Corinth.* 1/364 .. à la vérité l'apôtre n'a pas prévu l'armistice qui s'établirait pour un temps entre les deux sociétés hostiles ; mais la lutte entre les principes opposés qui les animent n'a jamais cessé, et à mesure que les derniers temps approcheront, elle redeviendra de plus en plus ce qu'elle était au temps apostolique. La morale de Paul ne dépend donc pas d'une erreur chronologique ; elle repose sur la juste appréciation de la position de l'Église dans le monde jusqu'à l'avènement du Seigneur. Luc 12/36.

Vu, le Président de la soutenance,
F. LICHTENBERGER

Vu, le Doyen,
F. LICHTENBERGER

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	5
-----------------------	---

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Jésus-Christ.	9
Les logia de Jésus-Christ concernant le mariage.	9
Le Lévirat.	11
L'adultère	13
Le divorce	15
Résumé.	19
L'exemple. Pourquoi Jésus ne s'est pas marié.	21
Influences provenant de sa famille et de son éducation. . .	23
— des idées de ses contemporains. . .	26
— de l'enseignement des Esséniens. . .	29
CHAPITRE II. — Saint Paul	32
Passage de ses épîtres où il est question du mariage. . .	32
La première aux Corinthiens.	33
La vie privée et le caractère de Saint Paul.	45
L'épître aux Éphésiens.	48
Le sacrement du Mariage	52
Les Colossiens, les Philippiens	59
Les épîtres Pastorales.	61
Les autres écrits du Nouveau Testament.	67

SECONDE PARTIE.

Origine des idées de Jésus et de saint Paul concernant	
le mariage	70
L'ascétisme, le dualisme.	72
Influence de l'Inde.	75
— de l'Égypte.	77
— de la Perse.	78
Le Pessimisme chrétien. La fin du monde. La Parousie. .	79
Influence du pessimisme païen.	86
Théologie Pratique. — Intervention du Pasteur dans le	
mariage	88
— Le mariage des Pasteurs.	89
CONCLUSION	97

Paris. — Imp. des Écoles, H. JOUVE, 23, rue Racine.
